

# JOHAN

## *L'ENFANT INITIÉ*

Réalité ? fiction ?

A ma femme Cécile qui m'a supporté tant et tant d'années.

En souvenir d'Albert et Adèle Chevresson-Coffe mes grands parents.

A mes enfants, Petits-enfants, arrières petits-enfants.

En souvenir à ma fille Thérèse et de son fils  
Philippe Et de mon fils aîné Bernard.



Adèle Chevresson-Coffe



Thérèse Antoine

# l'enfant initié

## Prologue

JOHAN

Faut-il écrire ? Une page blanche est impressionnante. Pourtant dans cette chaude matinée d'été, il faut prendre enfin la décision d'évoluer vers la mission confiée par Dieu.

Mais parler de quoi ? De la solitude qui m'envahit même au milieu des gens ? De mon initiation ? Mais laquelle ? Celle que j'ai reçue de Dieu lorsqu'Il créa mon âme ? Celle qui m'a été rappelée dans cette vie ?

Je n'ai pas d'imagination. Si toutes les forces cosmiques et spirituelles, ainsi que les forces de notre terre mère ne viennent à mon secours je n'y arriverai pas. Pourtant hier soir je suis rentré en communication avec les esprits des arbres et de la terre. J'ai senti l'esprit des étoiles et de la lune s'approcher de moi. Je n'étais plus le solitaire, j'avais près de moi la présence de mon second moi-même. J'étais complet, l'autre moitié de mon esprit et l'autre moitié de mon corps astral étaient venues me rejoindre dans la nuit étoilée.

Le silence est absolu et mon esprit s'aventure dans des horizons lointains, dans des planètes loin de notre terre où l'amour et la paix règnent en maître, où les êtres ont cette vibration de tolérance, d'amour, de bonté. Je dirais même de tendresse que j'essaye d'acquérir. Il est certain que j'ai beaucoup de mal à approcher cette sérénité, de cette sagesse, beaucoup de mal à évoluer, et je le ressens physiquement. Mes genoux, mes articulations sont raides. Je n'ai pas la preuve au fond de moi de cet amour que je dois porter aux autres, j'ai peur, mais peut-être peur de ne pas y arriver, de ne pas pouvoir remplir la mission que Dieu m'a confiée.

Ecrire c'est aussi se livrer, regarder à l'intérieur de soi, se juger. Là aussi il y a une peur, peur de trop bien se connaître et de voir son Moi intérieur tel qu'il est, peur de ne pas se faire suffisamment confiance, peur simplement de se regarder, d'admettre que l'on ne peut être parfait et alors peur du jugement que l'on se portera sur soi-même. Ecrire c'est aussi revivre ses épreuves, si dures soient-elles, ses erreurs et Dieu sait s'il y en a, c'est ouvrir le fond de son âme à tout le monde alors que l'on a déjà beaucoup de mal à l'ouvrir pour soi-même.

Toutes ses raisons et bien d'autres vont servir aux entités du mal à m'empêcher ou à tenter de m'empêcher de remplir mes feuilles, ma volonté sera-t-elle plus forte ?

- A vous tous, Esprits bons de la nature, des sources et des rivières, du vent et des tempêtes, donnez-moi le feu sacré afin que j'aie le courage d'aller de l'avant.
- A vous tous Esprits de mes ancêtres, de ceux et de celles que j'ai aimés et qui sont repartis dans la maison du Père, aidez-moi. Toi qui est l'autre partie de mon Esprit, soutiens-moi, aide-moi, secoue-moi.

Je suis tendu comme un arc, mais qui tient l'arc ? Dieu, je l'espère, une flèche va partir, vers où ? Pourquoi ? Atteindra-t-elle son but ? Quel est le but véritable de cette flèche ?

Toutes ces questions me passent par la tête et mon petit cerveau de saurien est bien malmené. Qui suis - je réellement ? Pourquoi moi ? Depuis ma plus jeune enfance, je me pose cette question. Je la posais déjà à ma grand-mère qui avait tellement de dons de guérison, elle me disait alors,

- *Avance et ne t'occupe pas.*

*Alors* depuis de nombreuses années, j'avance à petit pas, malgré les épreuves, les souffrances, les déceptions de toutes sortes. Il me semble que je suis fatigué d'avancer, mes jambes ont du mal à me supporter, les genoux ont du mal à plier, mais j'avance. En bonne lorraine qu'elle était, ma grand-mère répétait " marche ou crève " et elle avait raison, la vie vaut la peine d'être vécue, malgré tous les aléas, malgré les deuils, le départ de ceux et de celles que nous avons tant aimés. Lorsque je reviens ainsi en arrière, les larmes me viennent, moi qui étais si peu sensible, moi qui ne voulais pas que mes sentiments prennent le dessus, qui tenait tellement à ce qu'ils restent dans mon jardin secret. , Je n'arrive plus à les maîtriser.

*Bouddha disait :De celui qui dans la bataille a vaincu mille milliers d'hommes Et de celui qui s'est vaincu lui-même. C'est ce dernier qui est le plus grand vainqueur*

En toute humilité je désire transmettre ce qui m'a été enseigné au fil des années a travers mes peines et mes joies qui furent nombreuses. Il m'est venu l'envie de faire profiter de mon expérience ceux et celles qui comme moi se sont interrogé sur leur propre existence et sur celle de ce monde. Je n'appartiens à aucun groupe, secte ou religion, Je ne revendique rien sinon l'amour du prochain et je n'ai rien à vendre. Je sais que le hasard n'existe pas et que les personnes qui liront ces lignes auront été guidées soit par leur propre esprit soit par une force supérieure d'amour que Je ne nommerais pas afin d'admettre dans ce site les êtres de la terre entière. Je ne pourrais respecter et honorer un Dieu qui ferait des différences car seul l'amour est le chemin de la Paix du cœur et du bonheur.

# **l'enfant initié**

## **Chapitre 1**

On ne peut pas dire que l'on va m'appeler Désiré car ma mère ne tient pas du tout à avoir un enfant et par toutes sortes de moyens elle va m'empêcher de venir. Mais mon Esprit a déjà un certain caractère et j'ai décidé que je viendrai sur cette terre quoi qu'il en soit.

Je ne sens pas ma mère caresser son ventre comme le font toutes les mamans que j'ai connues jusqu'à cette nouvelle vie. Cela me perturbe, mon désir d'amour grandit en moi et je crains d'en porter des séquelles toute ma nouvelle vie. Pourtant j'entends des voix plus douces, celle d'une vieille femme dont je connais l'Esprit depuis longtemps et qui me dit *«ne t'en fais pas mon chéri, je te protège»*, celle de mon père qui dit à ma mère, tu garderas ce bébé, suivi d'une dispute entre eux sévère.

Voilà donc ma situation actuelle, mon esprit est dans un fœtus qui n'est pas désiré par sa mère et je dois me protéger de toutes les tentatives d'avortement qu'elle essaye de faire. Tout cela renforce mon caractère, je deviens de plus en plus têtu, plus combatif. Il en sera ainsi tout le temps de ma gestation. Pourtant je me sens prêt à aimer cette mère qui ne me veut pas.

Le grand jour est arrivé, il paraît que l'on est le 27 février. Lorsque je sors la tête, j'ai un coup de blues, ce n'est pas très réjouissant et j'ai plus envie de revenir en arrière que de venir sur cette terre. Mon Dieu, suis-je vraiment maso pour venir sur cette planète. Je quitte mes amis qui restent dans la maison du père et les vois pour la dernière fois de tout ce temps à rester ici. Je sais que c'est pour longtemps et que je ne repartirai pas avant d'avoir terminé ce que j'ai à faire, que je serai un jour un très vieil homme perclus de douleurs. Je sais toutes les épreuves que je devrai passer avant de retourner vers mon créateur. Et croyez-moi, je ne m'en réjouis pas !

Tant pis, je me lance dans la vie au milieu des cris de ma mère qui souffre atrocement, certainement le retour de ce qu'elle a voulu faire et qu'elle n'a pas réussi. Dès que je suis sorti première tape sur les fesses pour me ramener à la réalité, d'un coup d'un seul je perds ma mémoire antérieure. Tiens ! Mon cerveau se trouverait-il à cet endroit ? Je le pensais ailleurs !

Une femme me prend dans ses bras et je sens son amour qui me traverse et me bouleverse, je cesse de pleurer, et je l'entends qui me dit à l'oreille : *«te voilà enfin garnement, je t'attendais. Tu es la réincarnation de mon fils reparti voici quinze ans et tu porteras son nom, je veillerais sur toi afin qu'il ne t'arrive rien»*.

C'était le premier jour de ma vie, ma mère n'a pas daigné me regarder ce jour là et mon père a dit *«qu'il est moche ce gosse !»*. Heureusement, je me trouvais bien près de cette femme, je sentais son amour, je n'avais pas l'impression d'avoir été abandonné d'autant qu'à côté d'elle se trouvait un homme immensément grand qui dit *«enfin te voilà, tu m'as fait bien des soucis»*.

Par la suite j'ai su qu'ils étaient mes grands-parents, les parents de la mère qui ne me voulait pas.

Le plus gros travail était fait puisque j'avais osé sortir du ventre de ma mère, maintenant il me fallait explorer mon nouvel univers. Vogue la galère, on verra ce que l'on verra !

## Chapitre 2

Je sais que mes parents vont m'appeler Georges, ce n'est pas mon nom d'esprit mais ils en ont décidé ainsi. Toute ma vie se présente ainsi à moi, depuis le jour où fœtus, mon esprit est venu rejoindre ma chair dans le ventre de ma mère. Pour moi, d'ailleurs ce n'est pas un bon souvenir, fœtus, j'entendais déjà les disputes de mes parents, elles continueront des années crescendo.

Ma mère ne me veut pas et je lui en garderai rancune toute ma vie. Je n'ai pu lui demander pardon en pleurant que le jour de sa mort. Je le sais, elle désirait avorter, grand-mère l'a semble-t-il convaincue de ne pas le faire, peut-être que mon père aussi, mais pour l'embêter. Mes parents n'avaient pas de place pour moi dans leur petit appartement, et ce sont mes grands-parents maternels qui m'accueillent chez eux.

Je me souviens de mon premier cri, de la peur que j'aie eue en me voyant sur terre. Je quittais mes amis de l'autre monde pour venir sur cette terre. Mais, je n'avais pas envie de vivre sur cette planète, le monde d'où je venais étant tellement plus beau, plus lumineux et j'y laissais tellement d'amour, d'amis dont certains et certaines sont venus me rejoindre plus tard. Non décidément je n'avais rien à faire dans cet horizon agressif, j'aurais voulu repartir tout de suite.

C'est à ce moment là que je sentis une vague d'amour penchée sur mon lit de souffrance. Je vis ma grand-mère, elle me parlait doucement, m'invitait à rester sur terre, elle me caressait et je me rendis compte que ses caresses étaient des vibrations magnétiques qui me redonnaient des forces et guérissaient petit à petit mon mal physique et surtout moral.

Mes amis de l'autre côté ne me quittaient pas et me demandaient de rester, Je vis près de moi une sorte de halo transparent qui me dit, «reste, je suis ton ange gardien, je suis une partie de toi» Je me rappelais alors qui il ou elle était, car un ange peu se décliner aussi au féminin, on dit qu'ils sont asexués, ne les faites pas rire, ils n'apprécieraient pas, et que souvent, cette ange interviendrait dans ma vie pour m'aider ou me sauver d'un grand danger

Grand-mère exigeât que l'on me baptise très rapidement car mon corps était relativement chétif. Ce ne fût pas une mince affaire car grand-mère était très croyante même si elle n'allait pas souvent aux offices. Mon père, lui, était athée ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'il était un mauvais homme. Non, mais il ne croyait pas en Dieu et il en avait le libre arbitre. D'ailleurs grand-mère ne lui reprochait pas sa non - croyance.

Je me souviens de ce jour, je n'avais qu'une ou deux semaines, il faisait un beau soleil, mais il faisait froid. Mes parents m'emmenèrent donc. Mon père pas très informé et ma mère qui pensait que j'étais bien lourd, embarrassant. Ne s'apercevant de rien ils, m'amènèrent à la synagogue au lieu de l'Eglise qui d'ailleurs ne se trouvait pas loin. En arrivant, surprise ce n'était pas là, ils redescendirent jusqu'à l'Eglise, ma mère ronchonnant, mon père ruminant !

Mais où étiez vous passés ? dit grand-mère.

Mon père embarrassé lui expliqua qu'il s'était trompé de chemin, quant à ma mère en se débarrassant du paquet raconta tout à grand-mère qui se mit à pouffer de rire sous le regard ahuri de grand-père double mètre. Après tout dit-elle, il n'y a qu'un seul Dieu, c'est le même pour eux que pour nous ce gosse n'aura pas de préjugés par la suite mais lui croira, pas comme vous dit-elle en s'adressant à mon père tout penaud.

On me présenta au prêtre dont les guili-guili qui me firent pleurer. Il y avait une dame que je ne verrai plus jamais, et le frère de ma mère, Maurice mon parrain qui m'aima ma vie durant comme un fils, comme un frère, comme un ami.

Le prêtre ne trouva rien de mieux que de me faire mettre au-dessus d'un grand bassin rempli d'eau. Panique dans mon corps, je n'aime pas tellement l'eau, pourtant je suis né sous le signe des poissons ! et comble de tout me mit du sel sur la langue, me versa un bol d'eau glacée sur le crâne. Mes cris s'entendirent dans toute la ville, ce fut ma première douche, pas la dernière. Mais Dieu qu'ai-je fait et pourquoi n'interviens-tu pas ?

Alors je me souviens d'un certain Jean Baptiste qui attrapait les cheveux des pêcheurs et leur trempait la tête dans une rivière afin, lui aussi, de les baptiser ! Mais c'était des pêcheurs et moi j'étais un bébé innocent comme l'agneau qui vient de naître.

scandale ! Innocent ? pas tant que cela car cette douche déclencha en moi le besoin de faire pipi dans le baptistère,

Grand-mère et mon père rigolèrent, grand-père dit «après tout, c'est naturel, vous n'allez pas reprocher à ce gamin d'avoir fait son pipi là dedans, il aurait pu le faire sur la robe de la marraine » Ce baptême fut une partie de rigolade sauf pour le prêtre qui était pincé et ne devait rire que lorsqu'il se brûlait, et pour ma mère qui pensait que j'avais des manières de rustre et de demeuré. Quant à moi j'étais trempé mouillé de la tête aux...fesses. Si mon cerveau s'était trouvé vraiment là comme je l'avais pensé, j'aurais eu le rhume , car il faisait froid. !

En fait on m'appela Georges en souvenir du fils de grand-mère décédé, et Johan à la demande de grand-mère. Bien lourd à porter tout cela.

### Chapitre 3

Installé chez mes grands-parents J'avais un petit lit en fer, peint en blanc avec une sorte de crosse au-dessus qui retenait un voile très fin tombant autour du lit. Bien entendu, ma mère ne m'a pas allaité, elle ne voulait pas abîmer sa poitrine.

Mes parents venaient me voir le dimanche et le lundi et je les entendais se disputer constamment. Je n'avais pas à juger qui avait tort qui avait raison, ma mère voulait sa liberté, faire ce que bon lui plaisait et se refusait à mon père car disait-elle, ne voulait pas d'autres moutards !

Mon père, lui, beau garçon avait beaucoup de succès auprès des autres femmes, je les entendais glousser lorsque mes parents daignaient m'emmener chez eux, dans leur salon de coiffure.

Je n'étais pas heureux près d'eux.



Mes parent

Je me souviens de mon premier landau, une sorte de bateau noir, monté sur de grandes roues. C'était mes grands-parents qui me promenait , près de chez eux il y avait un grand parc : le Parc Olry.

Après ces quelques aventures, je ne peux pas dire que je me plaisais beaucoup sur terre. Je n'étais pas costaud, ma mère n'avait rien fait pour avoir un beau bébé et je devais certainement en subir les conséquences. Très rapidement je tombais gravement malade. J'avais à peine un an cette époque, il n'y avait pas encore de pénicilline et ma vie était en danger. Je me sentais comme dans du coton, et les amis qui étaient restés de l'autre côté de la porte de la vie terrestre venaient me voir afin de m'encourager à rester.

Près de moi, une voix douce, aimante me disait «*reste mon ange, je suis près de toi, n'ai pas peur, ce n'est qu'une épreuve pour racheter les fautes de tes parents* » cela dura bien longtemps, mon corps était chaud à brûler. Grand-mère pour mieux me surveiller avait fait installer mon lit dans la cuisine et le soir le roulait près du sien. Je me souviens alors d'avoir vu mon oncle et parrain venir en habits militaires, bleu horizon avec des espèces de bandes autour du mollet et qui me disait «*ne nous fait pas la blague de repartir car cette fois ta grand-mère repartirait avec toi* ».

T'as beau dire tonton on fait ce que l'on peut !

Je sentais souvent des vibrations d'amour qui me pénétraient, c'était grand-mère qui me caressait la poitrine, la tête. Je savais qu'elle me magnétisait et que mon corps était comme reposé après ces séances. Elle me faisait boire aussi des tisanes qu'elle composait elle-même, m'imposait des cataplasmes à

base de graine de lin et de moutarde, ce n'était pas très agréable car cela me brûlait, et j'avais la peau rouge comme un ciel de soleil couchant.

Le véritable miracle vint de ma mère, elle est venue me voir, presque chaque jour, le soir après son travail, et elle pleurait, «ne pars pas chéri, tout est de ma faute, Dieu pardonne moi de ne pas l'avoir aimé dès le début, pardonne moi ce que j'ai fait. Si tu dois prendre quelqu'un, prends-moi, je ne suis pas une bonne mère, ni une bonne épouse». Ses larmes coulaient sur mes joues, si bien que je pensais qu'il pouvait s'agir d'un nouveau baptême ! Ses larmes étaient chaudes et elles contenaient vraiment des vibrations d'amour.

Un jour que j'étais vraiment au plus mal, ma grand-mère au pied de mon lit faisait un rituel de magie blanche pour demander un miracle. Je me souviens encore de cet exorcisme destiné à chasser le démon :

«Deus Angelerum, Deus Archangelorem et ces mots sacrés exorcizo te immunde spiritus... » j'avais les yeux grands ouverts et à chaque mot qu'elle prononçait en faisant de grands signes de croix, mon corps sursautait.

Ma mère n'avait pas travaillé ce jour et elle était à genou au pied du lit, invoquant Marie, mère de Jésus et j'entendis ces paroles que je n'avais jamais espérées dans sa bouche :

« Marie, mère de Jésus, sauve le et je fais le vœu de l'emmener à Lourdes au pied de ta grotte. »

Je n'ai pas vu ce jour là mon père. Par contre, mon grand-père était droit comme un « I » à côté du lit, il priait à sa manière.

Le miracle eut lieu, et d'après le médecin c'était un véritable miracle car lui m'avait déjà condamné. Il était brave mais ne croyait ni en Dieu ni au diable, je sais qu'il a été ébranlé ce jour là, car d'après lui, j'étais pratiquement mort. Il regarda grand-mère avec respect et lui dit «j'aimerais que vous soyez là le jour de ma mort ». Le pauvre est mort des années après dans un camp de concentration, il était juif. Grand-mère a senti ce jour là son appel, par la pensée, elle a été près de lui pour l'aider.

Grand-mère ce jour là tu n'avais pas reçu un cadeau de Dieu avec ma vie sauve, car j'étais à vrai dire un véritable galopin avec ce qu'elle appelait un caractère de cochon ! Le petit ange devenait un petit diable.

Grâce aux forces de ma grand-mère, aux promesses de mes amis, je décidais de rester. Petit à petit je me rétablis, je ne vis pas souvent mes parents, pourtant je me rappelle avoir vu ma mère pleurer sur mon berceau, pourquoi n'ai-je aucune mémoire de mon Père ?

Pendant ma longue maladie, mes parents se séparèrent. On ne peut pas dire qu'ils se séparaient à l'amiable, oh non ! Que d'insultes, que de sous-entendus, que de colères. Souvent devant moi ou devant mes grands-parents qui restaient assez stoïques, surtout grand-père qui regardait de toute sa hauteur sa fille et son gendre ! Je ne l'ai jamais entendu dire une parole, ni juger l'un ou l'autre. Grand-mère, elle pensait à moi car chacun de mes parents me voulait, mais certainement par esprit de vengeance. Ni l'un, ni l'autre n'a eu ma garde, grand-mère devint ma tutrice. Heureusement qu'elle était là sinon je finissais aux orphelins !

Le juge, rempli certainement de la sagesse divine me confia jusqu'à ma majorité à mes grands-parents. Alors une vie plus heureuse commença qui

acheva ma guérison. Mon grand-père était un homme très calme, je ne l'ai jamais vu se mettre en colère, il vivait en ville mais avait gardé le bon sens de sa campagne meusienne,

Mon grand-père double mètres travaillait encore à l'époque, dans une grande usine. Je ne sais ce qu'il faisait exactement, je le voyais partir le matin avec une musette pour son casse croûte de midi et rentrer le soir. Le dimanche il mettait souvent ses beaux habits, avec un chapeau noir et prenait sa canne. Quelques fois nous allions en ville moi juché sur ses épaules. Je dois dire que je dominais la situation car il était vraiment très grand. Sur une place pleine de monde on arrivait toujours à voir ou sa tête ou son chapeau. C'est certainement lui qui m'a appris à m'élever. Ma tête touchait le ciel. A la fin de la promenade on s'arrêtait dans un café et j'avais droit à un peu de limonade avec de la fraise dedans à moins que ne soit du cassis, lui buvait un demi de bière. Le seul de la semaine, car il n'était pas riche et surtout il ne buvait pas

Par lui je fis connaissance avec la nature, il m'apprit à marcher, à faire de très longues promenades dans les bois et les prairies, et aussi le long de la rivière. Naturellement il ne mettait pas ses habits de dimanche, nous allions cueillir des mûres, des noisettes, des fraises des bois. Lorsque je dis, nous, je devrais dire, il cueillait car le peu que je trouvais était aussitôt dans la bouche ! Nous allions aussi aux champignons ou aux asperges de bois. Lorsque j'étais fatigué, il me faisait asseoir adossé à un chêne et parlant à l'arbre il lui disait, S'il te plaît redonne à cet enfant des forces, il en a tellement besoin. Je sentais alors une douce chaleur m'envahir, et la fatigue de mes petites jambes s'en aller.

La canne était son seul luxe, il n'en avait pas besoin pour marcher mais cela lui donnait toujours l'air d'un « monsieur ».

Il était si grand, que lorsqu'il faisait un pas, je devais en faire trois ou quatre, je m'accrochais souvent à sa canne car mes bras étaient trop petits pour lui tenir la main. C'était un homme distingué, grand, mince, toujours en veste cravate et chapeau.

Il reconnaissait et me montrait les dryades, qui étaient dans nos forêts, sortes d'anges gardiens et esprits des arbres. Nous rencontrions aussi souvent ce qu'il appelait des ronds de sorcières. C'était un endroit sacré, plus verdoyant que partout ailleurs où les dryades avaient chassé les maudites sorcières. Grand-père avait été élevé à la campagne, ses parents cultivateurs et marchands de vin en gros lui avaient appris tout cela et maintenant il m'en faisait profiter. Il avait reçu une très bonne éducation et avait obtenu son certificat d'études qui est encore affiché dans mon bureau. A l'époque c'était un très beau diplôme que tout le monde n'obtenait pas. Depuis il a été bien dévalué. Il aurait pu poursuivre des études pour devenir instituteur, mais ses parents avaient besoin de lui à la ferme familiale.

Grand-mère avait aussi été élevée à la campagne, de l'autre côté de cette frontière qui a fait tant de mal dans les familles lorraines. Elle me parlait des uhlands en garnison près de son village et qui couraient avec leurs grandes lances après les gosses qui les insultaient. C'était des prussiens disaient-elle, le régiment du konprintz. Elle ne les aimait absolument pas car ils avaient fait souffrir sa famille.

Elle me disait que pendant la guerre de 14 certains de ses cousins étaient dans l'armée allemande. Elle disait boche, elle n'a jamais dit allemand et que leurs frères étaient dans l'armée française, comme beaucoup de lorrains. Elle avait perdu sa maman très jeune et son père s'était remarié. Elle avait, je crois, trois sœurs et un frère plus âgé qu'elle, arrière-grand-père d'un

monsieur qui a, et c'est le moins que l'on puisse dire, son franc parler à la télévision.

Elle connaissait toutes les plantes qui guérissent, et elle était considérée comme une guérisseuse, comme une personne qui pouvait chasser le mal, les démons. Elle tirait les cartes, et avait des flashes sur les événements à venir. Elle connaissait tous les rituels pour guérir les gens, chassait le malin, et bizarre les récitait souvent en latin qu'elle n'avait naturellement jamais appris. Les gens avaient beaucoup de respect pour elle et venaient nombreux la consulter ou se faire soigner par elle. Elle assistait les mourants et aidait leurs Esprits apaisés à passer la frontière de la vie terrestre.

Les gens l'appelaient tante Adèle. Adèle était son nom mais pourquoi tante ? A vrai dire je ne l'ai jamais su, c'était dans la bouche des gens, très respectueux, on disait tante comme on disait Monsieur le curé ou Monsieur le Maire. Il faut dire qu'elle rayonnait de bonté et qu'elle considérait autrui comme ses enfants, ses frères, ses sœurs. Elle n'avait pas d'ennemi, même les médecins de l'époque lui reconnaissaient ses pouvoirs. Elle ne s'est jamais enrichie avec ses dons car rare était les gens qui lui laissaient un petit quelque chose qui lui permettait souvent d'aider les plus pauvres qu'elle.

Je me souviens des jours où la nuit tombait rapidement et de la chanson que chantait ma grand-mère lorsque je lui demandais d'allumer la lumière. Elle n'avait pas encore l'électricité

- «allume bec (elle prononçait beque) de gaz, allume encore pour nous apporter la lumière du bon Dieu »

Je pense que je me rappellerais jusqu'au jour de ma mort de cette chanson, car c'était pour moi le début de la recherche de la véritable Lumière. En ce temps là, la prière se disait en famille et le rituel voulait que le pain soit béni par le chef de famille, mon grand-père. Ma grand-mère, lorraine réintégrée, parlait à Dieu directement et le tutoyait, elle ne récitait pas les prières imposées par l'Eglise, elle parlait avec Dieu, lui racontant les misères de ce monde, ses joies, ses peines et lui demandait de veiller sur moi, elle avait une foi profonde, mais n'avait guère le temps de pratiquer. Elle m'amenait pourtant de temps à autre à l'église du quartier, dans cette église il y avait une grande statue en bronze de Saint Pierre et la tradition voulait que l'on embrasse un doigt de pieds, je n'étais pas assez grand pour le faire, alors elle me portait dans ses bras, lorsqu'elle me reposait, je lui disais » tu sais, je le connais, c'est le concierge du ciel. je continuais en effet à voir mes amis de l'autre coté, et ils me rappelaient beaucoup de choses que je connaissais.

J'étais vraiment un garçon remuant, je ne pouvais rester en place lorsque je mangeais. J'avais un petit vélo à trois roues et pendant les repas, je tournais autour de la table avec ce vélo et chaque fois que j'arrivais devant mon assiette, je mangeais une bouchée, je n'avais d'ailleurs pas trop d'appétit. Ma grand-mère se fâchait quelque fois après moi et je prenais souvent un coup de martinet dans les jambes ou en cas de bêtise, elle me donnait une fessée sur les fesses en me disant «une bonne fessée fait la circulation du sang. Lorsque c'était très grave, elle me faisait avec un torchon un baluchon et me mettait devant la porte de l'appartement en me disant «tu peux aller chez ton père ». Or j'avais à l'époque une frousse bleue de mon père bien qu'il ne m'ait jamais battu. Je me référais certainement à l'image très négative qu'en faisait ma mère. , et me souvenais de leurs disputes.

Lorsque ma mère venait Grand-père ne disait rien, mais regardait sa fille intensément, il n'a jamais approuvé la conduite de ma mère. Quant à grand-mère elle avait déjà suffisamment de travail à s'occuper de moi et faisait la sourde oreille. J'allais de temps à autre chez mon père et il me confia pendant des vacances à ma tante Nini dont je n'ai jamais connu son prénom

véritable. C'était une personne très gentille, assez ronde qui habitait la grande banlieue. Sur son fourneau, il y avait toujours une tarte aux mirabelles pour les visiteurs ou les petits pensionnaires de l'orphelinat qui passaient devant chez elle. Elle élevait des cochons et mon grand plaisir était d'aller dans leur cage et de les faire courir avec un balai ! Elle ne me disputait jamais, mais me disait qu'un jour ses cochons pourraient me manger. Elle avait aussi des chèvres et j'en garde un souvenir cuisant car je les excitais et un jour l'une d'elle me projeta d'un coup de cornes dans les fesses à quelques mètres de là et je me retrouvais naturellement à plat ventre. Rire des témoins, j'avais certainement le derrière endolori mais mon orgueil ce jour là en pris aussi un bon coup. Où va-t-on placer l'orgueil !

Le soir ou lorsque j'étais seul je continuais à parler avec « mes anges », mais ils m'initiaient petit à petit et je fis avec eux de très grands voyages en dehors de notre planète. J'étais accompagné souvent par mon ange gardien qui s'appelait Denise. Elle était grande, un peu plus grande que moi, et me disait :

« Je suis en toi, je suis toi, je serai près de toi tant que tu seras sur cette terre, fais confiance ».

Et je lui faisais confiance. Il faut dire qu'il ou qu'elle a été ma seule amie fidèle car j'étais un solitaire. On pense généralement que les anges sont des hommes, on dit aussi qu'ils sont asexués, j'avais la preuve qu'ils pouvaient être des femmes ou des hommes, encore une idée raciste. Je n'avais guère de copains, à peine quelques camarades de classe car de bonne heure j'allais à l'école maternelle du quartier, mais les autres enfants ne m'intéressaient pas. Ils se moquaient lorsque je leur disais que des anges m'accompagnaient et que je les voyais, que je leur parlais. Toute ma jeunesse se passa sous les railleries et les méchancetés des enfants de mon âge. On disait que j'étais fou, on avait peur de moi car personne, même les plus grands, n'osait m'attaquer.

Auraient-ils pu le faire ?



Moi à 9 ans !

J'en doute car d'un seul regard je les immobilisais sur place. Je pouvais même les faire tomber ou trébucher rien qu'en les regardant, naturellement cette attitude m'attirait plus d'ennemis que d'amis. Je n'en avais rien à faire, j'étais mieux avec mes anges. Ils essayaient d'ailleurs de me faire comprendre que ce n'était pas très bien ce que je faisais mais ne fallait-il pas que je me défende avec mes armes car j'étais resté, suite à ma maladie relativement chétif.

Lorsque je parlais de cela à grand-père, il riait, et grand-mère faisait les gros yeux. C'est elle naturellement qui venait me chercher à l'école, mais c'est grand-père qui m'a appris à lire et qui me faisait faire des dictées pour améliorer mon orthographe. Il prenait les sujets dans le journal. Mon grand-père était instruit, j'ai encore devant moi son certificat d'études qui est daté du 1er août 1884 ! Sa signature est restée la même toute sa vie. Il avait une très belle écriture, pleins et déliés car il écrivait avec une plume sergent major. Heureux temps où les stylos à billes n'existaient pas et où seuls les médecins écrivaient mal. Je me souviens des grandes promenades que nous faisions

ensemble à pieds car il n'était pas question de prendre un tramway sauf pour aller à Champigneulle ou à Laneuveville voir ma tante, sœur de mon père je ne l'ai d'ailleurs jamais vu payer un ticket de tramway, deux sous à l'époque. Malgré sa grande taille on ne le voyait pas ! Le receveur passait à côté de lui, il était comme invisible. J'appris d'ailleurs sa méthode et tant que les vieux tramway ont existé dans notre ville je n'ai jamais non plus payé. Maintenant nous avons un superbe tramway tout moderne, pourrais - je encore voyager sans payer ? Les contrôleurs me verront-ils ? Faudrait-il encore que ce tram moderne fonctionne bien !!!

Je reconnais encore maintenant les paysages où nous allions promener et faire nos cueillettes, Certains sont restés intacts malheureusement d'autres, comme les bords de la rivière, si sauvages à cette époque ont bien changé, je me souviens cette rivière et d'un endroit où il fallait passer à travers les ordures de la ville pour y accéder, maintenant ce coin est devenu un site industriel ou de dépôt. Tout au long de la [rive](#) il y avait des barques attachées dans lesquelles je montais alors que grand-père, à quelques pas de là, péchait tranquillement et me demandait de faire moins de bruit car je faisais peur aux poissons.

Naturellement j'avais aussi une petite gaule, mais je dois avouer que je n'ai, de toute ma vie, attrapé un seul poisson ! Ils venaient me taquiner, je dois dire que j'aime toujours les poissons, j'ai un bassin dans le jardin où vivent des poissons rouges, je vais discuter avec, ils sont très agréables, ils ne me contredisent jamais !

Pourtant il en attrapait, mais moi, aussi loin mes souvenirs peuvent remonter, je n'ai jamais, de toute ma vie attraper un poisson avec une ligne. J'ai d'ailleurs réessayer depuis, mais les poissons viennent [toujours](#) me narguer, me saluer, mais jamais, non jamais je n'en ai vu un au bout de ma ligne. Pour moi, toute cette période, jusqu'à mes six ans, fut une période très heureuse. Je recevais tellement d'amour, de mes grands-parents, de mes anges, de Mon ange !

Ma grand-mère continuait mon initiation, comme elle, je parlais à Dieu en le tutoyant, je considérais Jésus comme un frère, Marie était ma mère du ciel et j'avais appris par ma grand-mère à m'endormir dans ses bras. 70 ans après, je suis toujours le gamin qui vient se réfugier près de son Père, son Frère, sa Mère du Ciel et je ne pense pas avoir eu l'occasion de m'endormir une seule fois sans venir près d'eux. Je ne prie pas à proprement parler, je discute avec eux, avec mes êtres chers qui sont repartis vers eux. Je suis incapable de prier, mais je sais demander, je sais leur dire merci. Je suis à l'aise partout, dans n'importe quel lieu de culte. Ma grand-mère m'a appris la tolérance et l'amour du prochain. Elle m'a expliqué que les religions ont été faites par des hommes, que Dieu était partout et particulièrement en nous. Que nous avons à l'intérieur de nous deux petites flammes, une de Dieu, une du diable et que nous avons notre libre arbitre pour attiser celle que l'on veut.

Que de gens sont venus la voir, la tante Adèle. , peux-tu nous aider, nous avons besoin de tes Lumières, de tes soins. Elle aimait les bêtes et les gens, toujours un chat dans ses bras ou [dans](#) ses jupes. Elle était pauvre et humble, nous vivions dans ce que nous pourrions appeler une cité ouvrière, et ceci jusque la déclaration de la guerre. Elle avait conservé un petit accent lorrain, remplaçait souvent des mots de français par des expressions lorraines. Elle était née alors que la Lorraine était allemande mais avait conservé un cœur français comme beaucoup de personnes de sa famille.

Elle me parlait de sa jeunesse où elle patinait les hivers sur l'étang de Lindres, du temps où elle passait des cigarettes ou des allumettes en fraudes car la frontière était proche. De sa mère morte certainement d'un cancer, du régiment de prussiens logés à Dieuze et qui couraient après les gamines avec leurs grandes lances, elle avait comme beaucoup de lorraines de son âge une rancune particulière contre les Allemands. Pendant la guerre de 14, bien des frères se retrouvaient dans des armées ennemies et auraient pu se combattre. Pour la France, elle n'était qu'une réintégrée, et c'était souvent toute une histoire pour avoir des papiers.

Elle a été placée de très bonne heure en France et elle connaissait la Bretagne où elle avait travaillé et Nancy où elle connut grand-père. C'était une femme forte, souriante, initiée dans bien des domaines, elle savait dire au prêtre de la paroisse qui lui reprochait de ne pas venir souvent à la messe « Dieu est partout, il est chez moi, il est dans mon cœur, et ce ne sont pas les patenôtres qui repriseront les chaussettes de mes enfants. S'occuper de ses enfants est plus important que d'aller à la messe ». Elle m'a inculqué cette notion et je préfère aider mon prochain que d'aller passer du temps à l'église. Dieu fait partie de notre vie, il est le même pour tous, y compris ceux qui n'ont pas la même religion que nous.

Tous les ans à la Pentecôte nous avions la visite de nos cousins Gaston et de sa femme Isabelle. Gaston était le neveu de mon grand-père. A cette époque, je les aimais beaucoup. Tout d'abord ils m'amusaient avec leur accent du terroir et Gaston voulait toujours me voler les frites que j'avais dans mon assiette, ce qui m'intéressait beaucoup car à cette époque je n'avais toujours pas d'appétit. Mais le fait que l'on veuille me les voler, j'en mangeais davantage au grand bonheur de grand-mère. Il nous amenait toujours soit un lapin, soit une poule, qu'ils passaient bien entendu en fraude à l'octroi !

Il arrivait que grand-père parte dans sa famille et je me rappelle qu'une fois il a passé un lapin caché sous sa veste dans le dos. A l'octroi bien entendu il n'a rien déclaré, heureusement que le fonctionnaire ne voyait pas très clair car les pattes du lapin sortaient de dessous sa veste. Mon grand-père n'était ni avare, ni radin, mais il détestait payer les choses inutiles, le tramway, l'octroi faisait partie de ces choses.

Nous allions souvent pendant la saison voir des matchs de foot, le stade ne se trouvait pas loin de notre appartement. En ce temps là, il n'y avait pas de rues importantes autour du stade. Par contre il y avait un petit chemin où l'on trouvait des tas de déchets, je me souviens de vieux seaux ou de vieux bidons sur lesquels il montait pour regarder le match. Il n'était bien entendu pas le seul, quelque fois la police passait et faisait déménager tout le monde, mais sitôt les hirondelles parties on revenait s'installer. Je n'étais pas un mordu du foot, mais je m'amusais bien dans ce chemin à la recherche de trésors jetés. Peut-être dans ma jeunesse ai-je subis trop de matchs de foot ? Toujours est-il que je ne suis jamais retourné depuis ce temps en voir un, même à la télévision.

Dans notre ville il y avait aussi un grand jardin que nous appelions « la Pépinière » il y avait à l'intérieur des joueurs de pétanque et grand-père passait des après midi entières à regarder les joueurs, mais je ne l'ai jamais vu jouer ! Pendant ce temps il me déposait au Guignol, avec des tas d'autres enfants dont les parents se promenaient dans le parc. J'aimais beaucoup Guignol, lorsque avec son bâton il tapait sur les gendarmes. Je riais de toutes mes forces. J'ai toujours été, même dans ma prime jeunesse, contre l'ordre établi et répressif, je crois qu'en vieillissant je n'ai pas changé.

Toute cette partie de ma vie est profondément marquée en moi, J'étais heureux, mes grands-parents m'ont donné tout l'amour dont j'avais besoin et même plus, Mon grand-père m'instruisait et ma grand-mère m'initiait. Mes amis invisibles étaient très près de moi, je suis certain qu'ils donnaient des conseils à ma grand-mère pour faire de moi ce que je suis devenu.

Ma grand-mère était de santé fragile. Elle avait beaucoup de soucis avec sa circulation sanguine, et surtout avec ses jambes, pleines d'ulcères variqueux. A six ans, je n'étais toujours pas un ange de sagesse, j'étais bruyant, remuant. J'avais besoin de bouger sans cesse, mon père m'offrait toujours des jouets qui empoisonnaient la vie de mon entourage. Après le vélo 3 roues, ce fut la voiture à pédales, rouge naturellement, et l'appartement de ma grand-mère n'était pas très grand, alors imaginez, une voiture à pédale qui tournait autour de la table ce n'était pas de tout repos ! Grand-mère ne voulait pas que j'aie à jouer dans la cour de la cité comme les autres enfants. Elle tenait à ce que je sois bien élevé, bon chic, bon genre, je n'ai pas tellement changé depuis, je déteste la grossièreté ! A vingt ans je n'avais jamais dit le mot de Cambronne, maintenant c'est devenu courant, on le dit pour un oui, pour un non, il a perdu de sa valeur.

Mon père avait un droit pour me recevoir pendant les vacances, et je souviens du premier poste de radio qu'il avait, avec une grande antenne que l'on tournait à la main pour rechercher les quelques radios qui marchaient, j'ai réussi l'exploit de le démolir en quelques jours, ainsi que sa machine à écrire d'ailleurs, sans parler d'une inondation dans sa buanderie, il me renvoya très vite chez grand-mère car disait-il, il était impossible de supporter un enfant qui casse tout, qui touche à tout ! J'aimais savoir comment ces instruments pouvaient marcher, je les démontais mais je ne savais pas les remonter. En ai-je démonté des réveils dans ma vie !!!

Un jour, avec l'autorisation de grand-mère, mon père m'emmena en visite, je me souviens encore de cette maison avec un jardin devant. Dans la pièce à gauche un grand lit avec une vieille dame dedans qui me regarda avec amour «c'est ma maman, dit mon père, donc c'est ta grand-mère aussi ». Je me souviens de son regard, de ses yeux profonds de son grand nez, elle me sourit et me dit - je veillerais moi aussi sur toi. Et elle s'endormit, enfin je le cru, mais elle s'est endormie ce jour là pour l'éternité. J'ai vu ce jour là deux hommes pleurés, mon père et le mari de cette femme, mon grand-père.

Elle aussi est restée près de moi. Plus tard j'ai connu l'histoire de sa vie que je vais vous conter, car c'est une véritable histoire d'un amour merveilleux.

-  
La maman de mon père était issue d'une famille très riche qui possédait une très grande propriété, un château disent les gens, et un titre de noblesse. C'était une très belle fille, instruite et gentille, qui continuait ses études ce qui était très rare pour les femmes de cette époque.

On la conduisait chaque jour en ville en calèche pour suivre ses cours et le soir on revenait la chercher. Le cocher était un beau garçon de son âge, Ce qui devait arriver arriva, Ils tombèrent un jour dans les bras l'un de l'autre. Bien entendu, ils cachèrent leurs amours jusqu'au jour où la jeune femme se retrouva enceinte. Il faut se rappeler qu'à cette époque il n'y avait pas de pilule contraceptive, mon grand-père paternel est décédé en 1948 il avait 100 ans ! Cela devait donc se passer vers 1870 !

Les parents de la jeune fille étaient des rigoristes, très près de la religion. Ils ne trouvèrent qu'un seul moyen, se débarrasser de leur fille en la jetant dehors et naturellement de mettre le cocher à la porte également.

Aimez-vous les uns les autres a dit le Christ, et si vous ne voulez pas être jugé, ne jugez pas ! Ils étaient soit disant profondément croyants et fourrés tous les jours aux offices. Ils avaient suffisamment monnayé le curé du coin pour avoir droit à toutes les indulgences.

Oui mais voilà, Dieu a besoin d'amour, le diable d'argent.

Les jeunes amants quittèrent le village, le garçon retrouva une place de cocher dans une entreprise de la région, la fille donna des cours de français. Et le bébé vint au monde, suivi d'ailleurs de beaucoup d'autres. Mon père était le dernier, le petit pouna comme on dit dans nos campagnes.

Jamais ils ne revirent les parents, elle en oublia son nom de Jeune fille, et le secret resta bien gardé. Seuls quelques enfants savaient, dont mon père. C'était un grand amour, malgré les nombreux gosses, jamais de disputes. Elle aida son mari dans son instruction, son éducation à un point qu'il devint le directeur de l'usine. Elle est repartie vers son créateur elle avait à peine soixante ans. Son mari vécut jusque 100 ans, il parlait encore d'elle avec un cœur rempli d'amour. Je l'ai entendu en parler lors de ma première communion car grand-mère l'avait invité, il avait des larmes dans les yeux.

Je ne connais pas très bien toute la famille de mon père, mais je sais qu'aucun d'entre nous n'a essayé d'entrer en contact avec les parents de notre grand-mère. Nous les avons effacés de nos ancêtres à jamais. Ils sont morts certainement depuis très longtemps. Peut-être ont-ils compris ce que représentait l'amour, le véritable amour et savent-il maintenant qu'un petit cocher peut aimer d'une façon plus intense qu'un monsieur «de « qui ne pense qu'à la dot. Ils savent maintenant que leur fille a été heureuse, très heureuse, qu'elle n'a pas été déçue du choix qu'elle avait fait.

Cette grand-mère et moi nous sommes croisés dans cette vie, je la sens aussi souvent près de moi, je n'avais que quelque mois lorsque je l'ai vue, et mais les traits de son visage restent marqués. Si je la croisais, je la reconnaîtrais entre mille. Pourquoi ?

Peut-être nous connaissons-nous d'une vie antérieure ?

Pourquoi a-t-elle voulu me voir car c'est elle qui l'avait demandé à mon père, le jour de sa mort ?

Je la remercie car elle a laissé sur mon cœur le sentiment que l'Amour, avec un grand A, est toujours gagnant. Dès ma prime jeunesse, je rêvais d'un amour aussi fort et qui pourrait durer l'éternité entière. Serait - ce une prémonition ?

J'ai toujours regretté que mes parents n'aient pas connu ce bonheur. A l'époque je ne suis qu'un petit d'homme et j'ai tant de chose à apprendre. Pourtant j'ai énormément d'amour dans mon petit cœur qui bat très fort et qui a bien failli s'arrêter pour de bon. Mais je ne pouvais partir, j'étais venu sur terre pour servir, pour aimer, pour être aimé.

J'étais vraiment un garçon très remuant, mais grand-mère me maîtrisait bien. Je sentais son amour et je le respectais mais naturellement je n'étais toujours pas un petit ange. Elle savait me donner une tape sur les fesses et me disait, prend celle là, cela te fera la circulation du sang. Aussi

loin que ma mémoire remonte, et elle remonte fichtrement loin, je vois ma grand-mère. Je sentais son amour quand j'étais dans le ventre de ma mère, mais là elle était vraiment ma maman. Il m'arrive encore maintenant de chanter la chanson du beque de gaz, quoi que je ne me rappelle plus de l'air. Je me souviens des paroles et j'ai encore une petite larme dans les yeux car je pense très fort à elle et je la sens très près de moi.

Nous disions la prière en famille, et grand-père bénissait le pain avant de le couper. Mes grands-parents restaient debout devant la table pendant cette cérémonie, car c'était une cérémonie, moi, assis dans ma chaise surélevée, je les regardais et pendant les quelques minutes où se disait la prière ou que l'on bénissait le pain, je restais sage et même recueilli. Lorsque grand-père avait béni le pain et remercié pour la nourriture que nous allions prendre, j'avais droit à un bout de ce pain béni que je mangeais gravement. Soixante quinze ans après, c'est moi qui béni le pain et remercie pour la nourriture que Dieu nous donne et je pense à mon grand-père qui avait un respect pour tout ce qui alimentait son grand corps.

Au cours de nos promenades forestières, il m'apprenait petit à petit à aimer la nature, à reconnaître les arbres et à les respecter. Nous ramenions souvent diverses plantes que l'on montrait à grand-mère et qui m'expliquait à quoi elles pouvaient servir pour guérir. Hélas, j'ai oublié bien de leurs leçons, mais je suis resté très près de la nature. Grand-père disait que les arbres, tout comme nous avaient une âme et que nous pouvions leur parler, surtout qu'ils étaient toujours prêts à nous aider. Les grands chênes, disait-il, peuvent rétablir la force que tu n'as plus lorsque tu leur demandes la permission de t'adosser à eux. Le tilleul peut dans les mêmes conditions te calmer les nerfs et te rendre la tranquillité .

## Chapitre 4

Vers 6 ans Ma mère me prit un peu chez elle, à l'époque elle tenait un grand salon de coiffure à VERDUN. Mon oncle Maurice s'occupait des hommes. C'était encore l'époque des fers à friser et les clientes de ma mère venaient régulièrement se faire des «ondulations ». Il faut dire qu'elle n'avait guère le temps de s'occuper de moi, elle essaya de me mettre en classe au lycée Buvignier mais là aussi je me fis remarquer. J'étais demi-pensionnaire mais j'ai un mauvais souvenir des repas de la cantine. Je devais rester à l'étude mais très souvent je me sauvais afin de pouvoir aller méditer près de la Meuse. Jusqu'au jour, où le «surjet » me pris sur le fait. Le lendemain j'envoyais un mot au principal ainsi conçu «veuillez laisser sortir mon fils à 16h signé Georgette». Inutile de vous dire que ma mère fut convoquée chez le dit principal avec moi, j'héritais naturellement de quelques heures de colles que je ne fis pas. Ma mère se vantait de mes exploits près de toutes ses clientes, ne voulant pas travailler en classe et surtout me moquant, tant de mes professeurs que j'arrivais à faire tomber de l'estrade en me concentrant, que des surveillants et plus particulièrement le gros surjet dont le visage devenait cramoisi rien qu'en me voyant et que je faisais trébucher. Naturellement je m'en vantais et tout le monde commença à avoir peur de moi. On me mit rapidement à la porte du lycée et on ne donna aucune explication à ma mère. Les vacances approchaient alors je restais tranquillement au salon de coiffure.

J'avais toujours près de moi cette ombre blanche, mon guide et ami et nous bavardions beaucoup ensemble faisant des projets, elle me fit la morale, sévèrement déjà, pour ma conduite envers mes professeurs et m'expliqua que ce que je faisais était de la magie noire. Ma grand-mère à qui je me confiais me gronda et elle aussi me dit que je n'avais pas le droit d'agir ainsi car Dieu pouvait me retirer les pouvoirs et les dons qu'il m'avait confiés et que mes amis de l'autre côté m'abandonneraient.

Ma mère était la coiffeuse attitrée des maisons de passes de VERDUN qui bien entendu existaient encore à cette époque, Marthe Richard n'ayant pas encore sévi ! Elle allait faire des ondulations à ces dames le soir et m'emmenait avec elle. Je dois dire que j'ai un très bon souvenir de ces dames, qui en dehors de leur travail étaient très polies, très gentilles, sans jamais un mot déplacé devant moi. Elles me chouchoutaient, elles devaient avoir l'instinct maternel très développé. Je me souviens même que certaines pleuraient en me prenant sur leurs genoux. Je repartais toujours avec des tas de bonbons et de gâteaux. Bien plus tard, j'appris naturellement le travail que faisaient ces femmes, mais toute ma vie, j'ai toujours eu beaucoup de respect pour toutes ces femmes.

Il y avait, presque en face du salon de coiffure de ma mère une petite garderie où m'a mère m'envoyait. C'était une amie d'enfance à elle qui s'en occupait, la Sœur St MARTIN. Je n'ai d'ailleurs jamais su son autre nom. Ma mère et elle se tutoyait et je dois dire que cette sœur m'avait un peu adopté, peut-être là aussi l'esprit maternel, toujours est il que je l'aimais moi aussi beaucoup. Elle me grondait rarement mais me parlait de Dieu et de Marie tout comme ma grand-mère. Elle me faisait les gros yeux lorsque je n'étais pas sage à la messe et surtout lorsque je faisais semblant de mettre des pièces à la quête car je gardais mes sous pour acheter des roudoudous, des souris en caramel ou autres friandises. Elle me disait, tout comme mon ombre blanche «un soldat de Dieu doit devenir très sage, en faisant des bêtises tu fais pleurer Marie ». En toute sincérité, je n'avais absolument pas envie de faire pleurer Marie car j'avais et j'ai toujours beaucoup d'amour pour elle. Je sais qu'elle

est ma protection, jamais je n'ai eu envie, comme toutes les autres personnes de l'appeler «très Sainte Vierge » je ne pouvais pas, pour moi elle était, et elle est toujours Marie. Il y a comme un lien qui me relie à elle, un lien d'amour. Je savais que je pouvais lui demander et je recevais. Elle était ma véritable maman du ciel. Je trouvais que sœur Saint Martin, de la doctrine chrétienne s.v.p., lui ressemblait un peu, sauf que Marie était habillée d'une robe toute bleue pâle, et sœur Saint Martin était tout en noir.

Je passais **cet été là ?** des vacances heureuses, insouciantes, je m'étais fait quelques copains, est-ce le hasard ? Les deux meilleurs copains habitaient en face de la Meuse, l'un, mais lequel, avait un père qui travaillait à la charcuterie des Coop. Tous les deux habitaient à coté d'un petit bistrot restaurant, et étaient voisins avec une petite blondinette que je ne connu que bien des années après et qui devint la mère de mes enfants, je ne savais pas à l'époque notre parcours durerait et dure toujours depuis plus d'un demi-siècle.

Est le hasard ? Mais le hasard n'existe pas, notre plan de vie est établi avant notre descente sur terre. Ces deux garnements, Urbain et Gille, ne valaient pas beaucoup plus cher que moi. Ensemble nous faisons pas mal de bêtises : par exemple nous allions jouer au billard dans un grand établissement de VERDUN, la porte principale était située sur la rue Mazel, une des rues importante, mais il y avait en face de la Meuse, près de chez mes copains, une autre porte qui donnait sur la salle de billard, peu fréquentée à l'époque. On savait comment faire pour ne jamais mettre un centime dans ce billard, comme nous ne pouvions pas avoir les queues qui étaient cadencées, on prenait souvent nos mains pour lancer les boules dans les trous, et très souvent nous embarquions la boule rouge que l'on jetait de temps en autre dans la Meuse.

Les vacances se passaient bien, très bien même, mais comme toujours trop vite, et la rentrée scolaire approchait. Qu'allait-on faire de moi ?

Pour soulager un peu grand-mère on décida alors de me mettre en pension pour la rentrée scolaire, et bien entendu on choisit ce qu'il y avait de mieux dans la ville, l'école des frères 4 bras, Je n'étais pas tellement heureux d'aller en pension, vous devez bien le penser mais grand-mère me promis de venir tous les quinze jours me chercher pour passer le dimanche avec elle et il y avait aussi les vacances. Elle était très optimiste car c'était compter sans les frères 4 bras et leur discipline et aussi sans moi qui justement étais l'être le plus indiscipliné de la terre. Pour ma mère le choix des frangins 4 bras s'imposait, mon père était contre. Elle su convaincre grand-mère.

Grandes manœuvres pendant les grandes vacances pour préparer mon trousseau, tout devait être marqué de mon chiffre 207, marqué comme on marque des bêtes dans un parc. Cette idée me révoltait rien que d'y penser, mais je n'avais pas le choix.

Et la rentrée arriva, triste naturellement, je fis connaissance avec cette grande maison , vieux bâtiments, dortoirs où l'on dormait à 40 ou 50, réfectoire au rez de chaussée et salle de classe un peu à l'écart. Lever le matin 5h30, lavage à l'eau froide naturellement, même pendant les plus durs mois d'hiver, ensuite messe, puis étude, petit déjeuner et son café infect, détente et classe jusqu'à midi, réfectoire à nouveau, puis classe, une petite pause, puis les internes se retrouvaient ensemble en étude jusqu'au repas du soir, l'été nous avions une petite récréation puis pour 9 heures dortoir.

A 5h 30 il fallait donc se lever et aller se laver à l'eau froide sous surveillance naturellement. Inutile de dire que j'usais de l'eau avec beaucoup de modération, il fallait aussi cirer ses chaussures tous les jours. Ensuite il y avait, dans la cour une inspection générale, propreté, et chaussures, si l'on n'était pas net, il fallait remonter au dortoir après la messe bien entendu, quitte à ne pas déjeuner. Naturellement cela m'arriva plus d'une fois, le cuir de mes chaussures était bien ciré mais jamais les semelles et le frangin qui nous inspectait n'était pas des plus conciliants avec moi.

«Tu es ici pour apprendre le respect, la discipline, nous arriverons à te dresser, ne te fais pas d'illusion ». Entre nous c'est lui qui se faisait beaucoup d'illusion, un jour je répondis à ce dresseur de fauve «tu parles » Naturellement je fus privé de sortie le dimanche.

J'étais d'ailleurs le premier puni de l'année. Naturellement cela n'arrangea pas mon caractère. Ce dimanche là, je refusais de manger, de participer à la messe. On m'obligea alors à la promenade de l'après midi, on partait alors à pieds, en uniforme bleu marine, col blanc casquette, de la place Albert ler jusqu'au haut du lièvre qui à l'époque était un immense terrain vide de toutes habitations, pour jouer au foot, naturellement je refusais de faire partie de l'équipe et restait à méditer tranquillement sur le bord du terrain. Suivant le temps on redescendait toujours à pieds plus ou moins tôt.

Le soir en rentrant, un frangin me dit «nous espérons que tu as compris et que désormais tu seras plus respectueux » Je répondis alors «moi, je n'en ai rien à faire , peut-être même ai-je été plus impoli, je ne suis pas de ce monde lui dis-je alors faites ce que vous voulez ». Résultat re-punition le dimanche de sortie !

En fait, je n'étais pas mauvais élève, mais très indiscipliné. Je passais de longues heures à genoux sur l'estrade, quelque fois même suivant le professeur avec une règle sous les genoux. J'ai appris aussi l'orthographe à coup de règle sur les doigts comme mes voisins d'ailleurs. Certains frangins éprouvaient un véritable plaisir à nous punir et à nous donner des coups de règle. Mes mains étaient dures et je savais faire face à la souffrance, à vrai dire, je ne sentais rien car ma volonté refusait de me voir souffrir.

J'avais pris l'habitude, lorsque j'étais à genoux sur l'estrade, à sortir totalement de mon corps. Aussi sans rien sentir, je pouvais rester, sans me plaindre, toute une demi-journée, y compris quelque fois en plus les bras en croix. Les professeurs étaient malgré tout impressionnés par ma résistance. Certains allaient même penser que Satan m'habitaient, cela créa un véritable malaise, entre ceux qui pensaient que je m'endormais à genoux et ceux qui pensaient que j'étais possédé, certains d'après les dire de mes camarades, jetaient sur moi de l'eau bénite, me présentaient la Croix, mais jamais on ne réussit à me faire revenir dans mon corps.

Je fus ainsi puni de sortie tout le premier trimestre, puis toute l'année, y compris pendant les vacances de Noël et de Pâques. Mais mon cœur s'endurcissait de plus en plus, et ma grand-mère pouvait intervenir auprès du directeur en disant que ce n'était pas humain, rien à faire, mes grands-parents pouvaient venir le dimanche matin une demi-heure pour m'apporter des affaires propres, et je pouvais les embrasser, mais je restais le puni.

Je fus le seul, bien entendu à rester en pension les vacances de Noël, je mangeais en face des frangins, seul sur une petite table, études, presque toute la journée, heureusement que j'avais la possibilité de m'évader mentalement car je pense que je serais devenu fou.

Bien entendu le matin de Noël, je craquais en étude le matin. Devant le surveillant médusé, je pris alors une lame de rasoir trouvé je ne sais où et je me coupais profondément une veine de la main, affolement, infirmerie, puis leçon de morale sur le danger de se suicider, péché mortel, enfer et tout le bazar bien entendu ! Mes amis de l'autre côté étaient beaucoup plus rassurant, j'avais fait une erreur, mais ils comprenaient ma peine, ma déprime. Mon ange me fit malgré tout la morale, en me disant, *je suis ton Toi, ton Yin, que ferais-tu si un jour je ne pouvais pas de sauver du malin ? Dieu n'oserait plus me confier une âme. Le temps n'est pas encore venu pour moi de m'incarner, mais je suis en toi, je tant prie ne recommence pas.* Je l'écoutais car c'était la voie de la sagesse.

Ce jour là, grand-mère fut prévenue et vint immédiatement me voir, je l'ai vu se fâcher tout rouge après le directeur et le surveillant, leur disant qu'ils agissaient comme des complices du diable. Mais rien n'y fit puni j'étais, puni je suis resté.

Naturellement tout le monde me surveillait de très près, grand-mère la première, mais sa colère retomba sur mes éducateurs, ce qui ne changea rien de leur conduite. Comme par hasard, il y eut beaucoup de malade parmi les professeurs cet hivers là.

Mon Père n'était pas au courant de tout cela. D'ailleurs il ne vint jamais me voir chez «les curés » comme il disait. J'appris par les frangins que je lui devais bien des punitions car il le considérait comme une âme damnée. Il était en effet athée et paraît-il faisait partie d'une organisation secrète à l'époque et anti religieuse ! Je me demandais d'ailleurs comment ils pouvaient le savoir étant donné que l'organisation était secrète ! A moins que l'un d'entre eux n'en fasse aussi partie, dans ce cas lui aussi était damné.

Je réfléchissais et méditais beaucoup à cette époque, j'avais des convictions fermes sur la religion, et ma foi pouvait faire bouger des montagnes. Je défendis des thèses devant mes professeurs, leur disant que Dieu était bon, qu'il pardonnait les erreurs des humains et qu'un jour tout le monde se retrouverait en paix dans sa maison, y compris certains professeurs que bien entendu je nommais. Je soutenais aussi que Joseph et Marie s'aimaient comme un couple et que si Marie était Vierge c'était son esprit qui était vierge de tout péché, et qu'elle avait eu d'autres enfants que Jésus avec Joseph. Sacrilège naturellement, qui étais- je donc pour donner une leçon de spiritualité à mes professeurs et ne pas reconnaître la virginité de Marie ?

Qui étais-je en effet ? Je me posais cette question dans toutes mes méditations, je posais la question à mes amis, à mes anges que je sentais toujours autour de moi. On me répondait alors *«tu n'as pas à le savoir, continue ton chemin »*. Je me rendais bien compte que je faisais des erreurs que mes colères n'étaient pas justifiées mais lorsque je parlais de spiritualité, je me rendais compte aussi que ce n'était pas moi, que les paroles sortaient de mes lèvres et que mon cerveau ni était pour rien.

Bien souvent, je me demandais si je n'étais pas une incarnation du mal car mes professeurs me considéraient bien ainsi. J'écrivais très régulièrement à grand-mère. Je savais que nos lettres étaient contrôlées par une censure mais grand-mère et moi avions une particularité. Je connaissais à fond les lettres gothiques allemandes mais je n'écrivais pas en allemand, ni en patois. J'écrivais et elle me répondait de la même façon en français avec l'alphabet gothique ! Totalemment incompréhensible pour la plupart des gens, y compris pour les professeurs censeurs et trop curieux. Je fus d'ailleurs convoqué plus d'une fois pour explication, mais ils n'ont jamais trouvé l'astuce. Chaque fois je disais que c'était le seul patois que grand-mère connaissait, parmi les

professeurs il y en avait pourtant beaucoup qui étaient lorrains, toujours est-il qu'il ne comprenait pas ce «plate »là, certainement un patois local.

A mes questions grand-mère me répondait toujours, que je n'avais pas à chercher, que ma mission était de faire passer les paroles que Dieu voulait que je dise, sur cette terre je n'étais qu'un garçon turbulent, indiscipliné, que je méritais souvent des punitions, pourtant disait-elle, c'est par la douceur, l'amour que l'on te donnera que ton caractère changera.

Pourtant certaines personnes m'aimaient bien et je ne m'en rendais pas compte. Après la revue de propreté, nous allions à la chapelle, je trouvais toujours le moyen de me mettre entre deux garçons plus grands que moi, et à la chapelle, après en avoir demandé pardon à Dieu, je finissais ma nuit, la tête enfouie dans mes mains. Au départ j'impressionnais les frangins qui ne comprenaient pas mon attitude, j'étais trop sage à l'église et trop démon en dehors. Cela dura un certain temps, mais moins longtemps que les contributions car un jour un voisin fit signe au frère qui nous gardait, celui ci se rendit compte que je dormais ! Pour punition, je devins enfant de chœur, et tous les matins et à tous les offices j'étais de service. Or, en ce temps là on disait encore la messe en latin, et le latin et moi étions fâchés, Heureusement l'aumônier était sourd, et il suffisait de savoir remuer les lèvres pour qu'il pense que l'on répondait ! Autrement dit, connaître l'air mais pas les paroles. Cela je le compris de suite.

Bien entendu la confession était obligatoire, mais notre aumônier était vraiment un prêtre comme on aimerait en voir beaucoup. C'était un père Jésuite et par la suite, j'ai toujours eu de très bonnes relations avec eux. Il n'était pas question d'aller se confesser dans un confessionnal, Je disais la tarte aux pommes car la petite fenêtre grillagée me faisait penser à une tarte aux pommes, mais dans la sacristie, lui assis, moi à genoux. Naturellement nous avions un billet à faire signer par l'aumônier, preuve que l'on s'était bien confessé. Lorsqu'il me vit arriver, tête basse, le billet à la main, il me dit, «ah te voilà ! Je ne pensais pas que tu viendrais, je vois à ta tête que tu n'as pas envie de me raconter tes bêtises, alors ne les raconte pas. Le geste que tu as fait pour venir jusqu'ici est bien plus important. Tu as vaincu ton orgueil et crois-moi le Bon Dieu est bien plus heureux que si tu m'avais dit que tu as mis des bougies dans mes manches ou que tu as goûté à mon vin. . Tiens il s'en était rendu compte que c'était moi le coupable !

Je te connais, j'ai vu ta foi, un jour tu étais à genou devant la statue de la Sainte Vierge, oh pardon ! devant Marie. Tu es resté à genou des heures, je m'inquiétais pour toi, et je t'ai vu prier. J'ai vu tes yeux mouillés de larmes, et pourtant tu étais comme absent. Ce jour là, j'ai compris que tu ne pouvais pas être le démon comme disent certains de tes professeurs. J'ai vu qu'il y avait deux personnes en toi, et celui que j'ai vu ce jour là était plus près de Dieu que tous les religieux ici réunis. Tu as le pardon de Dieu pour les erreurs que tu as certainement commis, voici l'absolution, maintenant donnes moi ton billet que je te le signe, reviens quand tu veux, je serais toujours là pour toi. »

Je sortis de confesse les larmes aux yeux, je dois dire que tout au long de ma vie, j'ai ressenti beaucoup de joie, de paix lorsque je parlais avec des pères Jésuites, Bien plus tard, alors que j'étais déjà adulte, j'ai rencontré deux pères que je considérais comme des saints, le Père Morel et le père Berger Levraut. Des gens simples, plein d'amour pour les autres, très humbles, Lorsque l'on me présenta à eux, j'étais une huile à l'époque, l'un me dit : ah c'est vous ! On me connaissait bien à la résidence des Jésuites et j'avais de grandes conversations spirituelles avec certains pères.

Grâce à l'aumônier ma vie était un peu plus vivable, et certains frères m'étudiaient d'une autre manière. Certains même venaient me parler et essayaient de discuter avec moi mais j'avais appris à me méfier et je ne confiais seulement ce que je savais pouvoir être confié. Jamais je ne parlais de mes voix, Je disais et répétais que Jésus était venu sur terre pour parler de l'amour que l'on devait avoir pour ses frères et sœurs, pas pour fonder une religion, que les religions avaient été faites par des hommes et qu'il y avait beaucoup d'erreurs, de mensonges dans les écrits, que le pape n'était pas le représentant de Dieu, que par la suite il ferait beaucoup d'erreurs et qu'il serait complice de beaucoup de souffrances. Cela s'est révélé exact puisque l'on a considéré ce pape comme le complice des atrocités qui se sont commises pendant la guerre de 39/45. Jésus prêchait la tolérance mais vous que prêchez-vous ?

Nous avons en effet en classe deux ou trois garçons dont les parents étaient protestants et un garçon de religion juive. Que faisaient-ils ces malheureux dans cette galère ? Ils étaient traités de la même manière que moi, je n'ai jamais vu autant d'intolérance de la part de religieux, c'était vraiment l'enfer pour eux. D'ailleurs le seul fait d'être protestant ou d'être juif vous condamnait à l'enfer éternel, tout comme si ces garçons avaient choisit volontairement de venir au monde protestant ou Juifs. Messes et catéchisme étaient obligatoires pour eux aussi naturellement, Lorsque les leçons de catéchismes n'étaient pas sues, les punitions étaient graves. La communion était aussi obligatoire, heureusement que nous avons un bon aumônier, je l'avais convaincu de ne pas les obliger à prendre l'hostie, et lorsqu'il s'approchait d'eux en tendant l'hostie, il leur faisait un petit clin d'œil, faisait semblant de leur mettre dans la bouche et la remettait très discrètement dans le ciboire.

Bien des chrétiens ne comprenaient pas car la communion ne peut être donnée qu'à un catholique romain ou oriental, les non catholiques et les excommuniés ne pouvaient même pas assister à la consécration jusqu'à il y a très peu de temps. Oui mais voila on était chez les frangins qui pensaient que si Dieu leurs avait confié ses gosses, c'était pour en faire malgré eux de bons catholiques romains. L'inquisition quoi !

Nous avons eu d'ailleurs de grandes discussions, moi un gamin de sept ans et lui un vieil homme de plus de 70, concernant la bénédiction du pain et du vin. Je soutenais et je soutiens toujours que Jésus était ce jour là accompagné de laïcs, hommes et femmes, que c'est à des laïcs qu'il s'adressait et non pas à des prêtres, qu'il bénit le pain et le vin en disant «faites ceci en mémoire de moi » Il n'a pas dit, je vous sacre prêtres, non devant l'assemblée il a dit «faites ceci » C'est à dire bénissez le pain, bénissez le vin. Pierre le patron des apôtres n'était pas prêtre. Il était un homme humble, un simple pêcheur dit-on. Il n'a jamais été prêtre, il n'a jamais été pape, il est resté ce qu'il était, un homme simple, pas toujours facile, rude même mais qui croyait en Dieu, qui laissait passer Dieu dans son cœur, dans ses paroles.

L'aumônier me regardait en souriant. Je n'ai jamais su ce qu'il en pensait, mais lui, au moins respectait l'opinion des autres, et les nombreux pères jésuites que j'ai connus avaient le même respect. Connaître la véritable pensée d'un jésuite, c'est une des choses que même Dieu ne doit pas connaître, tout comme ce que va dire en chaire un franciscain !

D'où me venaient ces pensées ? J'étais un gosse, insupportable de surcroît je n'avais jamais lu la vie de Pierre. Je connaissais mal la vie de Jésus et je parlais. Certes j'avais des ennemis mais même eux étaient forcés d'écouter. Pourquoi ? je vous en prie, vous qui vivez dans cette vie parallèle, expliquez-moi. Je ferais mieux de jouer, d'avoir des copains que parler.

Bien des faits étaient relatés à grand-mère, tantôt par l'aumônier, tantôt par le directeur de l'institution, elle souriait alors et leur répondait :

- «il est ainsi, Dieu l'a voulu ainsi »

Certes Dieu me voulait ainsi, mais cela ne réglait pas mon problème intérieur, pourquoi par exemple tant de colères dans mon cœur ? Elles ne s'exprimaient d'ailleurs pas toutes, et heureusement, mais mon foie en souffrait terriblement et il m'arrivait très souvent de me tordre de douleurs. Je n'étais certes pas assez bon pour offrir ces douleurs à Dieu. De plus j'avais peur de devenir très orgueilleux mais la vie elle-même s'est chargée de faire taire cet orgueil.

Je n'étais pas toujours très fier de moi, ni de mes pensées, ma grand-mère me disait que je choisissais ma voie, éprouvante si je choisissais le bon chemin, plus facile si je prenais le chemin du mal. Je luttais déjà à l'époque trop contre le mal pour prendre ce chemin, je savais déjà que j'étais sur terre pour lutter, mais je me rendais compte que je n'étais au fond qu'un petit garçon, un petit garçon qui tapait du pied lorsque l'on ne l'écoutait pas, un petit garçon qui pointait le doigt vers ceux qui ne le croyaient pas et qui disait à ces gens, en les regardant droit dans les yeux «Dieu va vous punir».

Avais-je seulement le droit de dire cela, d'intimider, trop souvent les menaces que je faisais se réalisaient mais malgré tout j'avais des remords et ma conscience ne me laissait guère en paix. C'est inhumain d'avoir des pensées d'adultes lorsque l'on est encore qu'un bébé, un enfant ,

Pendant les quelques 2 ou 3 années passées en pension , je manquais d'affection, d'amour. Je voyais malgré tout souvent grand-mère mais je ne pouvais plus cacher ma tête dans ses jupes pour pleurer. Pendant l'année scolaire je ne voyais pas ma mère, et très peu mon père. Il me semblait qu'ils se désintéressaient totalement de moi. A vrai dire ils ne me manquaient pas beaucoup, je n'avais aucun ressentiment contre eux, mais aussi peu de sentiments. De plus je n'avais que très peu de copains, deux, peut-être trois au maximum, les autres élèves évitaient de me fréquenter, avaient-ils peur, étais-je en quarantaine ? Pour moi, cela n'avait pas d'importance, j'avais mes copains bien à moi de l'autre côté de la frontière de la vie.

L'un de mes anges, me dit s'appeler Michel, c'était un fougueux, comme moi. Il n'aimait pas les injustices. Il se mettait facilement en colère au contact du mal et il avait une très grande influence sur moi. L'autre m'a dit s'appeler Gabriel. Il était peut-être plus doux que Michel mais il m'avertissait d'un danger. Il y avait aussi Samuel, Raphaël, Sachel, Anael, Cassiel et bien d'autres. Mais le plus calme, le plus doux des êtres invisibles étaient certainement Denise, elle faisait partie de mon Moi intérieur, et souvent me calmait, m'incitait à devenir meilleur, à donner plus d'amour à mon prochain. Mais le prochain ne me le rendait pas souvent.

Le maître de chorale, un jour recrutait des chanteurs, c'était un frangin pas très grand, que j'ai d'ailleurs rencontré beaucoup plus tard dans ma vie adulte, naturellement je me présentais, bien entendu il ne voulut jamais m'intégrer à ses chanteurs, je n'avais peut-être pas une voix très belle, il ne me le dit pas, simplement il me refoula en me disant »toi jamais » Mais j'étais comme l'âne du pape, je n'oubliais jamais les offenses, et j'ai eu ma petite vengeance 25 ou 30 ans plus tard, vengeance pas méchante d'ailleurs, car entre temps j'avais commencé à m'améliorer. Je lui avais donné des sujets de St Nicolas ou de Noël, mais voilà ils n'étaient pas en chocolat, mais en cire, on s'y méprenait. , Je le vois encore rapper son soi-disant chocolat dans son café, sous les yeux ébahis de ses collègues. La grimace qu'il fit en buvant fit rire toutes les personnes présentes. Il n'osa rien me dire mais si ses yeux avaient été des pistolets, je serais mort.

La vie continua à s'écouler ainsi jusqu'à mes douze ans environ, je dois dire que je commençais à en avoir par-dessus la tête de la pension, de ses brimades, de ses promenades au haut du lièvre. Cette année là, nous avions comme surveillant de dortoir un jeune frangin, très grand qui avait pour habitude de venir caresser les pensionnaires dans leur lit, sauf moi bien entendu, un jour il s'approcha de moi et me dit » Petit Satan puis-je te donner un baiser et te caresser, « essayes, et je t'arrache les yeux » il a essayé et son visage a été marqué par mes ongles avant qu'il ne puisse faire quoi que ce soit.

Cette semaine là, j'allais chez mon père et en toute innocence je lui racontais mon exploit, et j'insistais sur le fait que je n'avais pas été puni. Mon père me questionna beaucoup sur les faits et gestes de ce surveillant et je voyais bien qu'il était en colère, pour une fois pas après moi. Toujours est-il que quelques jours après, mon père prit contact avec la presse, nous étions en plein front populaire, et déclencha un scandale terrible. Le frère avoua et il passa aux assises. Il récolta à l'époque dix ans de prison, de nombreux parents d'élèves déposèrent une plainte.

Pour un jeune enfant aller devant les assises comme témoin est très impressionnant. Tous ces gens en robes rouges, le cérémonial, la salle elle-même étaient là pour rappeler qu'il se passait quelque chose de très important. Bien droit, la gorge serrée, en regardant l'ancien frère quatre bras maintenant en civil, je fis ma déclaration. Je racontais exactement ce qui s'était passé, en insistant sur le fait qu'il ne m'avait jamais touché. A la fin de cette déposition, le frère se leva et il dit très fort, tout ce que dit ce garçon est exact, j'en demande pardon à Dieu. Malheureusement pour lui d'autres élèves l'ont accusé, il avoua tout. Il paya 10 ans de sa liberté, il est certainement décédé maintenant. Je suis certain que Dieu lui a pardonné car je Lui ai demandé. Je n'ai jamais su ce qu'il devint.

Bien entendu, je ne restais pas en pension, on me retira tout de suite. J'allais vivre quelque temps chez ma mère qui habitait à l'époque une banlieue de Verdun et en attendant j'allais à l'école de la ville. Le trajet était assez court, et je commençais à m'assagir ou presque. Cette année là, je fus impressionné par le nombre de chars et de voitures blindées qui passaient devant chez ma mère, il y avait des problèmes avec l'Allemagne qui venait d'occuper la Sarre.

Je ne restais pas très longtemps à l'école primaire, ma mère avait des soucis pour me faire manger à midi car elle travaillait aux heures de repas. Comment fit-elle ? Je réintérais le lycée en demi-pensionnaire. On n'y mangeait d'ailleurs toujours aussi mal ! De plus j'étais souvent collé le jeudi à l'époque après midi, toujours pour des questions de discipline ce qui arrangeait bien ma mère. J'avais retrouvé certains professeurs et ceux-ci n'avaient pas une opinion très favorable à mon égard. Je retrouvais aussi bien entendu le gros surget. Un seul m'aimait bien, et pour cause, c'était un copain de ma mère, on l'appelait «Bouboule ». Il essaya avec beaucoup de mal de me faire travailler en études. Un autre, qui était aussi un copain de ma mère et qui avait un accent à la RAIMU, essaya lui de m'apprendre à me servir de mes mains, il s'occupait de l'atelier obligatoire à ce moment et on devait travailler le bois, le fil de fer. Je dois avouer que malgré une certaine bonne volonté je n'étais pas très doué.

Le lycée était à environ un kilomètre et demi du domicile de ma mère. Lorsque j'y allais à pieds, je volais à ma mère une de ses cigarettes égyptiennes et je faisais le chemin en fumant. Un jour une de ses clientes me

surprit et naturellement en parla à ma mère, en pure perte d'ailleurs car ma mère s'en doutait, elle ne me fit aucune remontrance.

Il m'arrivait souvent, de prendre ma trottinette à pédale pour aller au bahut, je n'avais pas de bicyclette à l'époque, alors pour moi je trouvais naturel d'y aller avec ma trottinette. Jusqu'au jour où, comme à l'habitude ma mère a été convoquée par le principal, qui devait d'ailleurs avoir le béguin d'elle (ma mère était très belle) Naturellement je fus puni et ma mère en profita pour raconter mon histoire à toutes ses clientes.

Dernièrement, je suis allé chercher mon arrière petite fille à l'école, et, oh surprise ! j'ai vu des enfants repartir en trottinette ! j'étais déjà en avance sur mon temps !

Ma mère était toujours très près de son argent. Il faut dire que depuis un certain temps mon père ne payait plus de pension alimentaire et malgré tout elle essayait de m'élever au mieux. Elle avait pour l'aider ce que l'on appelait à l'époque une femme de ménage. Elle s'appelait Sévère mais elle n'en avait que le nom car c'était une brave femme. Ma mère méfiante parsemait des pièces de 5, 10 ou 25 centimes par terre pour vérifier si elle ne la volait pas. Un jour, je vis la mère Sévère à genoux avec un marteau, elle clouait les pièces l'une derrière l'autre sur le plancher. Assez étonné, je la questionnais, elle me répondait en riant, ta maman a peur de les perdre, alors je les cloue.

Je n'ai pas su la suite, mais la petite mère Sévère resta très longtemps chez ma mère, même après la guerre elle travaillait encore pour elle. C'était une femme que j'aimais beaucoup qui m'amenait de temps à autre dans sa famille. Elle avait deux enfants à l'époque, une fille que j'aperçois encore de temps à autre et un garçon.

Ma mère avait beaucoup d'amis dans la soit disant grande société verdunoise. Docteurs, huissiers, industriels et même banquiers, des présidents bien sur, pas des caissiers, faisaient partie de sa cour. Elle ne s'était pas remariée mais que d'amis, depuis un petit lieutenant devenu depuis général, jusqu'au président d'une banque locale, on se bousculait à sa porte. Il faut dire que c'était une femme très jolie, moderne certainement et qui était seule. Elle sortait souvent le soir et me laissait seul. Pour moi c'était une horreur, je devenais comme fou de la savoir partie. J'avais peur qu'elle ne rentre pas, qu'elle eut un accident, qu'elle m'abandonne. Nous n'avions ensemble aucune conversation éducative ou sérieuse et en l'attendant, je faisais toutes sortes de scénarios. En plus j'étais oppressé, je pleurais, je ne dormais pas tant qu'elle ne rentrait pas. Elle rentrait quelque fois très tard, deux ou trois heures du matin, lorsque j'entendais la porte je me couchais vivement et faisais semblant de dormir.

Le dimanche elle allait souvent à un thé dansant. Bien entendu, elle m'emmenait avec elle mais me faisait passer pour son jeune frère ce qui me déplaisait bien sur. Mais je savais que si je démentais, je me retrouverai une fois de plus seul à la maison. J'essayais de danser avec des filles de mon âge mais ma mère se moquait de moi et essayait toujours de me démolir auprès de mon entourage. On aurait dit qu'elle était jalouse. A cause de cela, je ne voulu jamais apprendre à danser et continue comme elle me le disait à danser comme un ours.

Bien entendu à la fin de l'année scolaire le surjet demanda à ma mère si elle ne pouvait pas envisager de me changer d'école ! Grande discussion avec grand-mère qui n'était pas d'accord avec l'éducation que me donnait ma mère. Heureusement que je passais les vacances chez mes grands-parents et je fus très heureux pendant trois mois, promenades dans les bois avec grand-père,. Nous faisons avec grand-père de longues promenades dans les

bois, toujours avec un petit pot-de-camp émaillé rouge foncé pour ramener nos cueillettes. Nous allions aussi souvent à la pêche, Grand-père fabriquait lui-même sa bière et sa limonade, grand-mère du vin de framboise. Nous allions également voir mon oncle Maurice qui habitait à Vandoeuvre. Nous passions devant des casernes où il y avait des chevaux et je humais l'odeur de foin, de fumier. Je cherchais mais en vain d'où je connaissais cette odeur, sûrement d'une vie antérieure. Avec mes grands-parents j'étais un garçon gentil, poli, et ma grand-mère ne comprenait pas les reproches que l'on me faisait. Il est vrai qu'ils me donnaient tant d'amour que je ne pouvais que le distribuer aux autres.

Les vacances passèrent trop vite.

Le fameux banquier devenu copain de ma mère arriva à la convaincre de me mettre en pension loin d'elle, loin de mes grands-parents et grâce à ses relations il me fit rentrer au lycée de Bar-le- Duc.

Ce Lycée ressemblait beaucoup plus à un monastère qu'à un bahut. Les dortoirs étaient me semblent-il voûtés mais il y avait toujours entre trente et cinquante lits dans chaque dortoir. Je ne sais pas ce qui s'est passé pendant les 2 mois où je suis resté dans ce lycée. Mon esprit s'est certainement évadé de mon corps car je ne me rappelle de rien sauf que l'on nous servait du thé à 16 heures. Il y avait aussi une chapelle mais je la trouvais vide, sans habitants c'est à dire je ne sentais pas la présence de Dieu, ni de mes accompagnateurs habituels. J'étais absent au point que je n'avais même pas de problème de discipline. Je ne sais si je travaillais en classe. Il y avait certes un aumônier mais je ne le sentais pas. J'avais appris d'ailleurs à devenir prudent et lorsqu'un prêtre parlait et que je n'étais pas d'accord avec lui, je haussais les épaules et je partais.

Les vacances de Toussaint arrivaient et je repartis embarrasser ma mère à VERDUN. Je dis bien embarrassais car je sentais vraiment que je la gênais pour sortir le soir. Pendant son travail elle m'apprenait à faire des shampooings, à rouler les bigoudis, bref à l'aider mais que faire d'un gaillard le soir lorsque l'on est invité par des amis ? Les vacances passèrent assez vite et cette fois pas question de rejoindre Bar le Duc en voiture, peut-être les relations avaient-elles cessées ? Ma mère me mis au bus avec des tas de recommandations au chauffeur. Je descendis naturellement au terminus mais je ne me rendis pas au lycée et toute la journée je traînais en ville. Le soir, tranquillement je repris le bus pour VERDUN, je rentrais chez ma mère !

Ma mère ne m'a battu qu'une seule fois dans sa vie, ce fut ce jour là, je pris la raclée de ma vie, à coup de martinet, elle en avait un qui n'avait jamais servi. Je crois que non seulement elle me frappait avec le cuir, mais aussi avec le bois. Je savais que j'avais mérité cette volée, je ne dis rien. Quand elle me demanda ce que je comptais faire, je lui dis :

-« Je ne retournerai jamais dans cette boîte ».

Sa colère se tourna alors vers mon père à qui elle téléphona pour lui demander de me reprendre. J'ai su après qu'il lui a répondu « tu l'as voulu, alors garde-le ». Je tenais à rentrer chez grand-mère, bien entendu elle ne le voulut pas.

Alors, comme à l'habitude je rentrais au collège de VERDUN pour la troisième fois. Toujours les mêmes têtes, le gros surjet à la figure ronde et rouge, avec son éternel chapeau, le même petit proviseur qui faisait des courbettes devant ma mère, gros Bouboule et Marius, les mêmes professeurs. Rien ne changeait dans ce fameux bahut, je ne fis pas plus de copains mais je savais que les élèves m'admiraient. J'étais le seul à avoir été fichu à la porte deux fois et à avoir le culot de revenir. Le culot, non car ce retour me fut imposé par

ma mère ! Je ne pouvais faire autrement mais je restais la tête bien haute pour montrer que je n'avais pas peur.

Je fis un peu de latin, trois semaines. Je n'ai jamais été plus loin que rosa rosé, et encore, le professeur demanda mon changement de section et je fis plus de math ce qui m'arrangeait d'avantage car les math c'est une science exacte. Il n'y a pas de compromis, tout comme moi. On renonça de me mettre demi-pensionnaire car j'avais annoncé à ma mère que quitte à crever de faim je ne mangerais rien à la cantine.

On renonça aussi à me coller car je ne venais pas en colle. Je préférais aller sur les remparts de la ville, il y avait des bandes de jeunes et on se battait naturellement, en toute amitié ! Je venais à pieds naturellement matin et treize heures au bahut, toujours avec les cigarettes de ma mère. La petite mère Sévère s'amusait de me voir, il y avait longtemps qu'elle avait compris que j'étais un indépendant et qu'il ne fallait pas toucher à ma liberté. Jamais elle ne me fit la morale, elle avait certainement reçu les instructions de grand-mère qu'elle aimait beaucoup. Mais voilà il y avait un certain froid entre ma mère et grand-mère et j'en étais la cause. Nous n'avions toujours aucune discussion ma mère et moi, jamais je ne lui fis une confidence, l'aurait-elle comprise d'ailleurs ? Certains de ses copains m'aimaient bien, je me souviens d'un homme assez gros, gentil, qui avait un gros atelier de mécanique et j'aimais y aller, écouter le bruit des machines, sentir l'odeur de la ferraille, voir travailler ses employés. D'après ce que j'avais compris, mon oncle Maurice était parti avec la femme de cet homme mais il n'en voulait pas à mon oncle, bien au contraire. C'était un bon vivant, très gourmet, il avait également une vieille Citroën en cul de poule qu'il entretenait lui-même et c'est souvent qu'il m'emmenait promener avec lui. Ses relations avec ma mère devaient être assez platoniques, mais il l'emmenait souvent manger dans les auberges renommées de la région et il m'arrivait quelque fois de les accompagner. Je ne peux pas dire que j'étais intéressé par la bonne nourriture mais j'écoutais, j'étudiais les gens, j'appris à les juger, j'appris alors à lire dans leurs pensées, et croyez-moi, beaucoup d'amis de ma mère m'ont déçu. Je la comprenais de moins en moins, je ne comprenais pas qu'elle fréquente des personnes dont l'intérêt s'arrêtait juste en dessous de la ceinture. Je ne lui ai jamais dit, je l'aimais bien pourtant mais à ma manière. Je connaissais ses qualités, elle en avait d'ailleurs de nombreuses et ses défauts. Je l'acceptais ainsi, je ne l'ai jamais considérée comme ma mère mais comme une grande sœur.

Ma mère faisait ce qu'elle voulait avec ses mains. C'était, d'après les dires de sa nombreuse clientèle, une très bonne coiffeuse. Elle savait coudre aussi, faire de la dentelle, dessiner. Nous avons encore dans la famille une de ses peintures. Elle réussissait tout ce qu'elle entreprenait avec ses mains que ce soit un tricot ou une paire de gants en dentelle. Ses défauts, elle était près de ses sous, vingt ans après elle me reprochait la paire de draps qu'elle avait du laisser au lycée de Bar le Duc. Elle considérait les hommes comme du pipi de sansonnet et je devenais un homme. Son cœur était fermé au véritable amour, le seul homme qu'elle a aimé dans sa vie était son père, les autres ne valaient absolument rien. Elle n'aimait pas les femmes non plus d'ailleurs, elle voyait en elle des concurrentes mais c'était, et il faut lui laisser cette qualité, une travailleuse acharnée. Elle partait, en outre à PARIS les dimanches soirs car elle donnait des cours de coiffure dans une grosse boîte de produits pour coiffeurs. Elle m'y emmenait d'ailleurs de temps à autre.

Bien entendu - je passais une grande partie des vacances chez mes grands-parents, là où j'étais pleinement heureux, où je reprenais contact avec la nature et surtout avec mes compagnons de route, ceux de ma véritable demeure. J'étais devenu de plus en plus solitaire, riant assez rarement. Je ne recherchais plus la polémique mais seule grand-mère voyait mon changement. Lorsque je lui demandais une explication, elle me l'a donné mais elle me laissait tirer seul mes conclusions. A ce moment et s'il le fallait

elle m'en parlait. Je savais qu'elle lisait dans mes pensées comme dans un livre mais jamais elle n'a essayé d'aller contre mon libre arbitre.

Le temps passait vite, je voyais assez rarement mon père. Un jour, il téléphona à ma mère pour lui dire qu'il passait à Verdun et lui demanda si je pouvais venir manger avec lui. Ma mère pour une fois n'y voyait pas d'inconvénients, nous allâmes manger dans un grand restaurant et me présenta sa copine Andrée qui allait devenir ma belle-mère. Moi qui avais espéré que mes parents se remettraient ensemble, je fus très déçu et à partir de ce moment j'avais décidé de me battre contre cette femme. Il faut dire à décharge qu'elle non plus ne m'aimait pas. Ce jour là, mon père me fit cadeau d'un train électrique et l'on joua ensemble au restaurant tandis que ma future belle-mère piétinait en s'enquiquinant.

Je fis sensation une fois chez ma mère avec mon train électrique, à l'époque il n'y en avait pas beaucoup. C'était un jouet de riches, les copains de ma mère, ma mère, mon oncle Maurice, et même grand-père jouaient comme des enfants. Malheureusement pendant la guerre le train fut volé.

Pour moi, ce fut une année tranquille, je commençais à travailler sérieusement en classe et l'année scolaire passa très vite.

## Chapitre 5

Je partis le 1<sup>er</sup> juillet en vacances, mais de plus en plus le bruit des bottes allemandes se faisait entendre, mes grands-parents envisageaient de quitter Nancy. Il faut dire que ma grand-mère qui avait une haine véritable comme beaucoup d'alsaciens-lorrains contre «les Prussiens» se souvenait des bombardements de Nancy par la grosse «bertha » lors de la première guerre mondiale. Elle se souvenait du régiment de uhlans du Komprinz qui était stationné à Dieuze près de ses parents qui habitaient Lindres-bases, de tout ce qu'elle avait souffert pendant sa jeunesse dans cette Lorraine occupée, de la division de sa famille pendant l'occupation allemande.

Le déménagement fut décidé et c'est dans le pays de mon grand-père que nous allions vivre, un petit pays des environs de Commercy, La guerre avec l'Allemagne se décida quelques jours après notre déménagement.

Maurice était le frère de ma mère et je l'aimais beaucoup. Il avait quitté VERDUN et le salon de coiffure car il était devenu l'ami de la femme d'un copain de ma mère. Pour éviter les problèmes il repartit dans la région de Nancy tenir un bar-coiffeur avec cette femme. Mais cela ne dura pas très longtemps, il vendit le bar et rechercha du travail qu'il trouva à Plombières les Bains. Sa patronne était célibataire tout comme mon oncle. Ils fondèrent une famille et un couple uni qui dura plus de 50 ans. Ma nouvelle tante était charmante et c'était une très bonne femme que je me suis mise à aimer comme si c'était ma mère. Avec elle je pouvais discuter ce que jamais je n'ai fait avec ma mère. Elle avait un très grand respect pour mes grands-parents et lorsqu'elle parlait de ma mère, elle me disait «ta sœur ». Elle attendait un bébé de mon oncle et lorsqu'il fût là, nous nous sommes rendus près de Plombières chez ses parents où elle avait accouché.

Avec grand-père naturellement je passais des journées entières dans les bois à marcher. On ne parlait pas beaucoup avec lui, mais il me montrait les arbres en les nommant, les insectes, les baies bonnes à manger. J'étais très heureux, et la nature était magnifique. Il sentait les sources et les ruisseaux. Il me montrait aussi les ronds que faisaient les fées des bois. C'était passionnant de l'entendre parler de la nature, il me disait que les vieux pensaient qu'il y avait des forces surprenantes dans la terre, que certains savaient capter ces forces, ma grand-mère par exemple, et qu'avec ces forces on pouvait faire beaucoup de bien. Par contre les gens méchants pouvaient également faire du mal. Il pensait que j'étais un peu comme grand-mère et que le jour où je pourrai maîtriser toutes ces forces, je pourrai moi aussi aider les autres, mais que pour l'instant je devais me maîtriser, moi, ne plus parler comme "un parle à vide " Bien réfléchir à ce que je disais et à qui je le disais, ne pas agresser les gens. Mon grand-père était un sage et Maurice suivaient ce même chemin de la Sagesse.

Je revins donc en 1939 passer mes vacances avec Suzanne et Maurice, j'allais voir seul leur petit garçon Yves que j'aimais beaucoup. Je connaissais très bien les chemins que j'avais arpentés avec grand-père et je passais des jours entiers à marcher dans la forêt, en pleine nature. Mon oncle ne s'inquiétait pas trop de moi, car il savait combien j'aimais ces promenades en forêt. Je n'avais pas peur alors de faire des dizaines de kilomètres à pieds. La nature me calmait, je parlais aux arbres et aux oiseaux et je retrouvais mes compagnons invisibles, invisibles pour les autres, pas pour moi. Ce fût des vacances merveilleuses, malheureusement écourtées par ce que mon oncle venait de recevoir son ordre de mobilisation.

On me rapatria donc à Nancy. De plus en plus on parlait de la guerre, de la 5eme colonne qui savait tout, des allemands qui s'empressaient d'envahir la Pologne. Je n'avais pas peur de la guerre, je savais qu'aucun de mes proches n'étaient en danger, Pourtant nos affaires étaient prêtes et on quitta Nancy.

Lorsque l'on arriva, Grand-père, grand-mère et moi dans ce petit village à quelques kilomètres de Commercy un beau jour de fin juillet, on s'installa chez une belle sœur de mon grand-père, mère de notre cousin Gaston, le cousin de Pentecôte. On ne peut pas dire que l'accueil fut très chaleureux, nous étions des gens de la ville. Mais on nous reçut et on nous prêta une chambre en attendant d'emménager dans une maison de mon cousin Gaston. Je fis donc connaissance avec ma tante Elvire que je baptisais rapidement «tante vinaigre ». C'était une toute petite bonne femme haute comme trois pommes et méchante comme une teigne. Je fis aussi la connaissance de mon cousin Maurice qui avait mon âge et qui ressemblait trait pour trait à sa grand-mère. Nous nous battions beaucoup lui et moi car on ne pouvait pas se voir et lorsque sa grand-mère était là, la vinaigre, elle me tapait dessus avec un manche à balai afin que son brave Maurice puisse me fiche une raclée. Je n'étais pas très gros à l'époque mais nerveux et j'avais appris à me battre sur les remparts de Verdun, en fait il avait très souvent le dessous.

Naturellement il y eut très vite des frictions entre ma grand-mère et tante vinaigre et tout le monde fût heureux lorsque l'on se retrouva dans cette maison qui appartenait à Gaston. Elle était située juste en face de sa ferme, on ne peut pas dire qu'elle était confortable. Les toilettes étaient dans le jardin et il fallait aller comme tous les habitants du pays chercher l'eau à la source de St Gorgon située presque en face de notre nouvelle habitation. Grand-mère allait également au lavoir, elle était très aimée dans le village, elle restera pour tous «tante Adèle ». Elle savait écouter, soulager les personnes qui venaient, elle connaissait des tas de petits trucs à base de plantes, bien souvent je lui demandais de m'enseigner. Elle me répondait : -«toi, tu n'auras pas besoin de cela, tes mains suffiront». Bien entendu, je la questionnais sur mes mains et elle me répétait sans arrêt : -« ne soit pas si pressé, Dieu a l'éternité devant lui ».

Le curé de la paroisse était un ancien camarade de classe de grand-père, et je trouvais étrange que lui et grand-père se tutoient. Mon grand-père n'était pas un homme d'église. Sa foi était en lui, il croyait en Dieu, pas dans les patenôtres des vieilles femmes. Il allait à l'Eglise pour les enterrements mais discutait beaucoup avec son ami le curé.

Un jour celui ci me demanda si je voulais aussi lui servir d'enfant de cœur, de sacristain. Je lui rétorquais que c'était mon cousin Maurice qui en avait la charge ainsi que celle de sonner les cloches de la vieille église. Il me dit qu'il n'en avait cure, il avait besoin de ma présence près de lui. Pourquoi ? Je devins donc le sacristain enfant de cœur de ce brave curé, je partageais avec mon cousin Maurice qui entre nous était vexé.

Ne pensez pas que je sois devenu un ange. Je laissais Maurice boire le vin de la messe, mais moi, j'enfilais des bougies dans les doubles manches de la soutane de ce trop brave curé. Tu es un coquin me disait-il mais un coquin que j'aime bien. Le dimanche à la messe il y avait du pain béni qu'une famille offrait à tour de rôle et nous devons le couper en petits dés. On ne manquait pourtant pas de pain à ce moment là mais celui ci était meilleur ! et Maurice et moi, on s'en octroyait un bon morceau. Les jours de grandes fêtes s'était de la brioche, inutile de dire que les morceaux pour les fidèles étaient vraiment

petits et que nous profitions largement de la brioche. On n'arrivait à s'accorder maintenant assez bien avec Maurice. Il était complexé car j'avais bien une tête de plus que lui. Il accepta que je l'aide à sonner les cloches. La première fois l'élan de la cloche m'emporta jusqu'au plafond car le jeu voulait que l'on ne lâche pas la corde, mais j'en pris très vite l'habitude.

Il y avait dans cette église une statue de Marie et une de Thérèse de Lisieux. J'allais souvent m'agenouiller devant ces deux statues et je restais des heures dans une sorte de léthargie. Plus d'une fois le brave curé me vit mais il me laissait et ne venait mettre sa main sur mon épaule pour me rappeler sur terre que lorsqu'il avait besoin de moi pour l'office.

Bien des années après, je pense encore à ce prêtre et j'en ai les larmes aux yeux car je sens toujours sa présence et sa bonté.

On voyait des soldats partout, des convois traversaient le patelin remplis d'hommes en tenue bleue horizon. Les jeunes les appelaient des bleubittes, pourtant il s'agissait souvent d'hommes mûrs, vieux pour moi, ils avaient bien 30 ans ! Un jour en traversant la grande rue en courant, je tombai et roulai presque sous les roues d'un camion. Heureusement celui-ci s'arrêta sur place et les gens qui avaient vu l'accident en furent quittes pour la peur. Moi je me relevai tranquillement, je frottai mon genou car à l'époque je portais encore des culottes courtes. Ce fût tante vinaigre qui bien entendu fut la première avertie.

- Tu vois dit-elle à ma grand-mère, celui la, à force de faire l'imbécile il va lui arriver quelque chose.
- Oh ! Dis grand-mère, Dieu veille sur lui, que veut-il qu'il lui arrive ?
- Ne serait - ce pas le diable répondit vinaigre ?

Naturellement j'assistais à cette conversation. Grand-mère haussa les épaules, et moi bien entendu j'ajoutai «Le Diable va venir cette nuit te chatouiller les pieds ; cela t'apprendra à l'invoquer » et comme ma grand-mère je lui tournai le dos. Branle bas de combat la nuit, pauvre tante vinaigre ne dormit absolument pas, des craquements terrifiant dans toute la maison, le chien aboyait, les chevaux dans l'écurie faisaient grand tapage. Enfin, elle connut sa nuit d'enfer, de cette nuit là, elle n'osa jamais me regarder, ni me faire une réflexion. Elle se confessa bien entendu à notre vieux curé, qui s'en amusa beaucoup et il dit à grand-père :

- ton pauvre frère en a bavé toute sa vie avec cette femme, ce n'est pas le diable que ton gamin a fait venir mais son mari qui pour une fois s'est bien amusé. Il méritait bien cette petite vengeance avec tout ce qu'elle lui a fait subir ».

Mais naturellement ma renommée était faite, et les villageois me regardaient avec une certaine curiosité et même un certain respect.

Il y avait dans la famille de très braves personnes et je veux parler ici de la sœur de mon grand-père, ma tante Marie que je baptisais immédiatement tante gâteau. Elle était déjà très âgée, sa figure ovale, très ridée reflétait la bonté, l'amour. Elle était pauvre mais le peu qu'elle avait, elle le donnait. Tout le monde lui disait "vous", y compris grand-père et grand-mère, y compris son fils qui avait une bonne trentaine d'années et qui avait un air à se moquer de tout. Il était célibataire, respirait la bonne humeur, il ne fumait pas, ne buvait pas et je crois que les femmes ne l'intéressaient pas d'avantage, nous étions copains tous les deux, et par plaisir je venais souvent chez ma tante Marie, car il vivait avec. Ma tante n'avait pas de cuisinière, elle faisait tout son manger dans une grande cheminée à l'âtre, avec des casseroles comme je n'en avais jamais vu, avec des pattes afin de pouvoir les poser sur la cendre chaude. Et tante gâteau me racontait des histoires de son enfance, de

l'enfance de mon grand-père qui était considéré comme le savant de la famille.( Il avait eu son certif !) des parents de mon grand-père en particulier de sa maman qui marchait avec un bâton, totalement pliée en deux, de son père qui était marchand de vin en gros, de ses frères qui la faisait tellement rire. Elle n'avait rien à offrir, alors elle me glissait dans la main un morceau de sucre. Elle n'avait certainement jamais vu un bonbon, ni un gâteau, le feu à l'âtre ne devait pas être très commode pour faire une tarte. Par contre j'appréciais beaucoup ses pommes de terre sous la cendre. Cette femme était vraiment «amour ». Elle n'avait rien mais elle donnait le peu qu'elle avait. Elle reconfortait les gens, les envoyait chez grand-mère afin qu'elle les soigne. Son fils Hilaire s'accommodait bien de cette vie, il n'avait jamais voyagé, jamais connu le luxe. Il vivait comme elle simplement, il n'avait pas besoin d'argent. Il rendait de petits services et les gens le payaient en nourriture. Celui qui n'a pas connu de soirées passées devant cette grande cheminée à l'âtre où la flamme éclairait les personnages autour, et bien entendu la pièce, ne peut se rendre compte que c'est dans ces lieux que l'on trouve Dieu.

Il y a dans les flammes, dans les craquements du bois, une sorte de magie divine. La flamme se reflétait sur les gens autour, je voyais alors les véritables visages, je savais qui était bon et qui était mauvais, les jaloux, les pervers, ceux qui pactisaient avec le diable. Tante gâteau était un peu comme moi et grand-mère, elle savait toujours à qui elle avait à faire, mais jamais, non jamais je ne l'ai entendu critiquer, dire du mal de personne. Sans faire de compliments, sans paroles inutiles, elle aimait. Souvent elle me caressait la main, elle me disait :

-« pourquoi ne demandes-tu pas au Bon Dieu de me rappeler ? ». Je sais que tu peux lui demander. Ta place n'est pas encore prête, tu as certainement encore quelque chose à faire ici tu sais, alors patiente. Je suis certain que tu iras tout droit dans la maison du Père lorsqu'il le voudra. Je sais disait-elle, je l'ai lu dans ton regard mais dis lui de ne pas m'oublier.

Tante Gâteau, tu es maintenant dans la maison du Père, il t'a réservé une très bonne place. Je sais que c'est toi qui ma donné tous les bouts de sucre que j'ai eu dans ma vie, je sais que ce jour tu es là près de moi me regardant taper sur cette drôle de machine. Mes grands-parents sont avec toi, et vous ne m'avez pas quitté.

Je me sentais bien dans ce pays, bien au milieu des gens que j'aimais, ma mère était venue nous rejoindre car de plus en plus on parlait de guerre. Un jour elle me dit :

-« tu vas aller au lycée». Nous irons cette après midi au village à coté t'acheter un vélo. Ce fut mon premier et dernier grand vélo, du matériel d'avant guerre, solide. Il n'y avait pas de dérailleur mais la route jusqu'à Commercy était plate ou presque. J'étais très content car je me sentais bien plus libre encore. Je pouvais me promener seul, avec mes amis et Denise.

Comment pouvaient-ils me suivre, je voyais à coté de moi leurs brouillards blancs qui m'accompagnaient. Nous parlions ensemble, moi je ne parlais pas dans ma tête, je parlais tout haut comme on peut parler à des humains. Oui mais voilà, si eux m'entendaient et me comprenaient, les gens près de moi entendaient aussi, et je passais très vite pour un illuminé.

Je l'étais peut-être, mais ce qui est certain c'est que je le suis resté, encore maintenant au volant de ma voiture je continue à parler.

Depuis toujours, chez ma grand-mère je couchais dans une belle chambre à coucher, chêne massif, actuellement c'est un de mes garçons qui vénérât son arrière-grand-mère qui en a hérité. Cette chambre avait un lit de deux personnes que ma mère partageait avec moi lorsqu'elle venait. Mais grand-

père avait monté un sommier supplémentaire pour elle car c'était ma chambre et grand-mère estimait qu'à mon âge je n'avais plus à partager mon lit. Pourtant je le partageais mon lit, sans en parler à ma grand-mère, Je me sentais peut-être coupable. Mes amis invisibles venaient me rejoindre dans cette chambre. A un certain moment seule Denise restait près de moi, et je sentais réellement son corps astral se poser sur mon corps de chair, et nous parlions.

penses-tu venir sur terre ?

Pourquoi faire Georges

Mais pour être près de moi par exemple

Tu es mon énergie, je te la transmets et toi tu la redonnes aux humains, ce sera ici dans cette merveilleuse éternité que nous nous retrouverons lorsque ton temps sera terminé. D'ailleurs nous sommes une unité et nous ne pouvons pas faire autrement. Tu es sur terre, moi je suis ici.

Qu'est-ce que c'est qu'une unité ?

Une unité, toi qui es bon en math c'est un-

Oui, mais comment former une unité puisque nous sommes deux ?

Dieu y veillera, mon ange. Je la sentais tellement en moi que mon corps commençait à réagir.

- Calme toi me disait-elle, Maîtrise ton corps

. Unissons-nous par l'Esprit. Nous arrivions à ne faire qu'un par l'esprit, malgré tout mon corps réagissait. Je lui faisais remarquer, alors elle me disait, c'est d'affection que tu as besoin actuellement, pas d'amour physique. Tu sais moi aussi j'ai besoin de ton affection, Je suis ta conscience, je suis ton esprit immortel. Maintenant met tes bras en croix, là, je vais me retirer et laisser ma place.

Alors je sentis quelqu'un sur mon corps, léger comme une plume, allongé de tout son long, son front touchait mon front, ses pieds touchaient mes pieds et je sentis ses mains sur mes mains. Une onde de chaleur, d'amour m'envahit, j'avais du mal à respirer, puis mon front me piqua comme si j'avais cent mille épines, mes mains étaient remplies par un liquide chaud, gluant presque, de mon flanc je sentis de l'eau jaillir et mes pieds étaient comme cloués. C'était merveilleux, je voyais un Etre d'une Lumière éblouissante qui était sur moi et qui me disait : en toi je mets ma confiance, tout ce que je peux faire, tu le feras, apprend à aimer ton prochain, apprends à l'aider, tu chasseras le mal en mon nom, tu éloigneras les esprits mauvais en mon nom, rappelles toi, ce n'est pas toi qui agit, tu es l'outil, le canal par lequel le flux passera. Tu rendras compte de tes actes à Dieu, ne te sers jamais de tes dons pour faire le mal, tu ne pourrais pas.

. Il n'était qu'un corps astral, pourtant je sentais sa chair. C'était un amour pur, totalement pur, une véritable communion. Je sentis des odeurs suaves qui n'existaient pas sur terre, de la musique aussi. Je vivais dans un bonheur complet, J'étais en extase.

Puis il partit et Denise me dit.

Comment te sens-tu ?

Merveilleusement bien ! Tu as une idée, qui est venu ?

Tu ne l'as pas reconnu ?

Si mais je n'ose dire son nom, est-ce que je rêve ou suis-je réveillé.

A ton avis ?

J'ai l'air de ne pas dormir.

Grand-mère vit certainement les marques sur les draps, comme des taches de sang à l'emplacement de mes mains, de ma tête, de mes pieds, comme des taches d'eau rosée à l'emplacement de mon corps.

Il est venu rappelle toi, Dieu te regarde, et ne le déçois jamais. La force que tu as, c'est à lui que tu la dois. Les dons que tu as, c'est à lui aussi, ne t'en sers que pour faire le bien. Je suis certaine que tes amis sont souvent près de toi, elle aussi, ton ange .

Elle avait dit Elle, donc elle savait. , elle avait dit Il est venu, donc elle était au courant Je la regardais avec des yeux pleins de larmes, je lui dis Mémé :

- il faut que je te dise,
- me dire quoi ? Dieu me permet d'être au courant, de voir, de savoir, fais-lui confiance, ceux qui s'approchent de toi de sa part seront tes gardiens fidèles. Un jour, si tu es patient, si tu sais évoluer, si tu fais le bien, tu les retrouveras. De toutes manières, depuis que Dieu à créé ton âme, Ils sont avec toi. Cela je le sais, j'ai donné pour savoir, j'ai perdu mon fils pour ça et ce fils c'était déjà toi. Ne cherche pas à comprendre. Tu l'as vu, en trois jours tu m'as quitté., cette fois tu ne me quitteras pas, je le sais aussi. Je t'aime car tu es mon enfant. Et grand-père sait tout cela.

J'étais troublé, très troublé, le soir je demandais à mes amis ce qu'ils en pensaient. Ta grand-mère a dis la vérité. Dieu lui a permis de savoir, elle a su surmonter son épreuve. Elle a su offrir sa terrible souffrance morale pour ceux qui ont tant souffert pendant la guerre de 14 alors Dieu l'a récompensée. Elle restera longtemps près de toi encore, ce n'est qu'après son départ que tu pourras remplir ta mission.

Mais je serais vieux ! tu es vieux, tout comme nous, tout comme Denise, ce n'est pas la première fois que tu viens sur cette terre.

J'allais donc rentrer au Lycée cela s'appelait déjà des Lycées à l'époque. Naturellement j'avais un examen de passage mais j'étais habitué car comme je changeais souvent d'établissement à chaque fois, je m'offrais un examen de passage. J'en parlais avec mes amis le soir, je me faisais un peu de soucis car je devais rentrer en 3eme.

Discussion serrée avec mes anges, crois-tu que l'on te rend service en t'aidant ? vous n'allez pas me laisser en 4eme quand même ? Si nous t'aidons constamment tu vas devenir paresseux ? Ai-je une tête à ne rien faire ? Non, nous savons que tu seras un esclave de ton travail, du moins le travail que tu aimeras faire. Nous allons te donner une chance puisque tu as quelques jours pour te préparer. Nous allons te donner les sujets que tu auras à l'examen, demain tu travailles sur cela et demain soir nous verrons si tu as effectivement travaillé.

-Merci répondis-je.

Le lendemain naturellement je travaillais dur, même mon grand-père en fut étonné. J'avais la chance à l'époque d'avoir une mémoire visuelle étonnante. Je lisais une ou deux fois mes livres et je pouvais reproduire le texte comme si j'avais le livre devant les yeux. Je m'amusais même à laisser la place des illustrations du livre. Dans tous les examens d'ailleurs, j'avais toujours derrière moi un professeur pour voir si je n'avais pas le livre sur les genoux. Bien entendu je ne trichais jamais mais mon devoir était copie conforme du livre et cela étonnait les professeurs, les plus intelligents. Il y en avait quand même, qui comprenaient que j'avais une mémoire visuelle, les autres s'arrachaient les cheveux. Le soir tout se passa bien avec mes amis, tu vois, lorsque tu veux travailler, tu le fais bien,

- Naturellement, dis-je mais je vous ferais remarquer que je n'ai pas eu le temps de méditer, ni de prier.

-Travailler c'est aussi prier, petit. Quant à ta méditation, tu peux la faire maintenant si tu veux, Denise peut revenir avec nous.

- oh non , nous aimons méditer ensemble.

- oui mais on sait que tu es fatigué et que tu dois dormir pour ta santé. Ta grand-mère va finir par s'inquiéter pour ta santé, ! Tu vas la conserver longtemps, ne l'épuise pas, ne lui fait pas trop de soucis.

Naturellement l'examen se passa très bien, ma mère était surprise de la note que j'avais obtenue et de mon passage en 3eme. Je n'allais, malgré toutes mes péripéties avoir que 12 ans en février prochain, avec un peu de chance j'aurais mon bac vers 16 ans ! c'était normal à cette époque, pas exceptionnel.

La rentrée se fit. Comme toutes les rentrées, il y avait encore de nouvelles orientations scolaires, les programmes étaient modifiés mais depuis que je fréquentais les établissements, toutes les années nous avions droit à de nouveaux programmes, à de nouvelles lois scolaires. Il n'y a rien de changé depuis d'ailleurs.

Nous avons des classes mixtes, quatre filles, quinze garçons environ. Ce n'était pas chargé comme maintenant. Il y avait en effet deux chemins différents, l'école publique où l'on passait son « certif », les Lycées où l'on allait jusqu'au bac. Moi, j'ai suivi le chemin Lycée mais ceux qui venaient du certif pouvaient nous rejoindre avec un peu de retard. L'école était obligatoire jusqu'à 14 ans, beaucoup de jeunes partaient vers l'apprentissage. Je fis donc connaissance de mes nouveaux professeurs, de mes nouveaux camarades et bien entendu ma réputation m'avait suivi.

Grâce au bulletin scolaire on savait que j'étais un élève remuant. Je n'eus pourtant pas trop d'histoires avec les profs, un peu plus avec mes camarades mais j'avais l'habitude. Je savais dès le début que si je voulais ma tranquillité je devais me faire respecter, surtout des plus grands. En quelques jours ceux ci comprirent vite, très vite, certains n'ont pas compris du premier coup. Lorsqu'ils voulaient me frapper, leurs poings n'arrivaient pas sur moi ou mon sac arrivait dans leur figure avant même que leurs mains essayent de m'attraper ou me frapper. Je restais calme, je ne bougeais pas, mon sac volait. Je n'étais pas agressif, mais je ne me laissais pas faire.

Jésus disait, si on te donne une gifle, tend l'autre joue, enfin c'est ce que l'église raconte, moi je savais que Jésus était de l'énergie rouge. Moi je disais, arrête la main avant de recevoir la gifle et fait voler le sac au lieu de tendre l'autre joue.

Je vous l'ai dit, je n'étais pas un saint, mais je n'étais pas agressif avec ceux qui ne me cherchaient pas. Les filles de la classe regardaient cela avec une certaine indifférence. A cette époque, on ne draguait pas les filles. On leur disait vous et on les appelait Demoiselle sauf moi qui les appelais par leur prénom. Même les professeurs, les appelaient Demoiselle et naturellement tous les profs disaient vous aux élèves. Il n'était pas question pour nous de les tutoyer. Il y avait un certain respect. J'avais appris avec mon grand-père à enlever mon béret lorsque je parlais avec une grande personne, pour moi c'était normal.

Je tutoyais Dieu, Jésus, Marie et mes copains, mais je disais vous à mes professeurs. Notez que je disais tu à Dieu mais pour moi ce n'était pas irrespectueux, je disais tu à mon père, à mon grand-père sur terre, pourquoi aurai-je dis-vous à mon Père qui est mon Créateur ?

Bien entendu, l'Allemagne et la France étaient en guerre depuis la mi - Août, drôle de guerre, car il ne se passait pas grand chose sur le front d'après les journaux et la radio, que nous appelions encore la TSF. Je me souviens pourtant avoir vu une bataille aérienne entre un avion français et un allemand dans le beau ciel bleu d'août.

Mais, mon Dieu ai-je pensé qu'il y en avait un qui allait s'écraser et que ce serait l'Allemand. A peine pensais-je cela que je vis une fumée noire sortir de l'avion allemand et il alla s'écraser loin de là. Je n'avais pas pensé du tout que

dans les carlingues il y avait des êtres humains et je fus très bouleversé car je culpabilisais. Je me confiais à grand-mère, qui me répondit «un prussien de moins » pour elle tous les Allemands étaient des prussiens. De plus jamais elle ne disait allemand mais «boche ». Un jour, le maire de la commune avec des gendarmes sont venus pour lui demander si elle parlait allemand car ils avaient besoin d'une traductrice

-«je suis française, moi messieurs, de famille lorraine mais française, celui qui parlait allemand dans ma famille était banni. Et pourtant, je savais qu'elle avait été obligée d'apprendre l'Allemand et il était obligatoire de le parler chez les commerçants, dans la rue, partout, sauf en famille bien entendue. Une partie de ses neveux était dans l'armée allemande, les autres dans l'armée française. Lorsqu'elle en parlait **des uhlands** grand-mère crachait par terre, et disait que le diable les embroche ! Sa famille avait souffert de l'occupation allemande.

Lorsque je parlais à mes amis le soir, je relatais l'incident de l'avion et ma pensée. Mes anges, comme je les appelais, me dirent que je n'étais pas responsable de cette guerre et qu'il était bien difficile pour un français de ne pas souhaiter la mort de l'ennemi, bien difficile pour un allemand de ne pas souhaiter sa victoire. Que les véritables responsables étaient les dirigeants, que ce serait une épreuve bien difficile pour les pauvres gens, que bien du sang coulerait, bien des larmes seraient versées. Mais tout aurait pu être évité si les êtres humains s'étaient rappelé les paroles de Jésus, aime ton prochain comme toi-même.

*Dieu avait dit à Moïse, tu ne tueras pas. Mais Moïse n'avait-il pas tué les adorateurs du veau d'or ?*

Je ne comprenais pas très bien cette histoire du veau d'or. Je pensais, comme beaucoup de personnes que les juifs avaient érigé un veau en or et qu'ils venaient l'adorer.

*Mais non, dirent mes amis en souriant, le veau d'or c'est l'argent, c'est ce que tu appelleras plus tard le matérialisme. Les gens ne vivent que pour l'argent, le confort, ils deviennent égoïstes et ils méprisent ceux qui ne peuvent acheter, acheter tout d'ailleurs, y compris les êtres humains.*

Mais les églises représentent Dieu comme un chef des armées, dans la bible il est à la tête des soldats, et chaque armée ennemie le prend pour chef. Est-ce normal ?

*Tu vois petit, les hommes sont capables des plus gros mensonges car Dieu aime tout le monde. Dans cette guerre il accueillera les Français et les Allemands et bien d'autres, de toutes les religions, avec le même amour. Il n'a pas d'épée, il a seulement de l'amour, c'est son arme suprême. Dieu n'a pas besoin d'armes pour se défendre, les êtres les plus mauvais un jour plieront les genoux devant lui.*

Même le diable ?

*Lucifer et Satan, eux-mêmes, un jour demanderont à Dieu de leur pardonner leur méchanceté et nous assisterons à cela, toi aussi Georges*

Naturellement je croyais mes anges. D'après eux, Dieu n'était pas pressé ; il avait l'éternité, moi je l'étais plus que lui et Denise me disait, *sois patient, nous aussi nous avons l'éternité.*

Oui c'est facile de l'autre côté, mais ici. Qu'est ce l'éternité ?

Alors elle me dit : *si un jour un petit oiseau, venait prendre dans son bec une goutte d'eau de la mer une fois tous les siècles, lorsque la mer serait totalement vide, qu'il n'y ait plus d'eau du tout sur terre, alors l'éternité commencerait seulement.*

Mais alors, lorsque l'on meurt, on doit attendre la fin des temps pour ressusciter ?

*Mon ange me dit-elle crois-tu que Dieu va te laisser te reposer tout ce temps. Tu as une mission sur terre mais aussi ici, c'est la même. Tu es déjà venu sur terre, tu es mort, . Tu es revenu plusieurs fois, , tu es là sur terre maintenant. Si nous savons remplir ta mission, former une unité, tu n'auras peut-être pas à y revenir, mais tu es un soldat de Dieu, un passeur d'âmes, ne compte pas ne rien faire lorsque tu seras de ce côté ci.*

Naturellement cela me faisait réfléchir, et c'est en faisant la route pour me rendre au collège que je réfléchissais le plus, je parlais tout haut et mes amis répondaient à mes questions

Pourquoi, suis-je ainsi, pourquoi MOI ? Pourquoi m'avoir choisi, moi ? étais-je d'accord ? Je n'aurais certainement pas assez de ma vie pour répondre à ces questions. Ce n'est pas facile de vivre sur terre en se posant toutes ces questions, les autres gamins jouent au ballon, moi je cherche et si je trouvais encore !

Mais mes amis, même Denise ne me répondent pas à toutes mes questions, ils n'ont pas le droit disent-ils ? je dois chercher moi-même, trouver des réponses moi-même, enfin quoi je sais, sans savoir. Denise me dit, les réponses tu les connais. Elles sont dans ton Esprit, fais le approcher de ton petit cerveau, pour cela il faut devenir meilleur, mieux te connaître. Oui facile à dire, !, Mon ange, fais confiance en Dieu. Il a beaucoup d'amour et d'humour, nous nous retrouverons ici Moi ; toute ma vie j'attendrai mon départ ! Ne dis pas de bêtises, il te faudra vivre. Tu auras une femme et des enfants mais je te promets je serais près de vous. Nous nous retrouverons souvent dans notre esprit,. Je veillerais sur tes 4 enfants, je veillerais sur tes petits enfants, je veillerais sur tes arrières petits enfants  
- endors-toi mon ange. Et je m'endormais tranquillement.

Mon ange, pourquoi m'appelait-on toujours mon ange ? Ma grand-mère aussi, est-ce un mot d'amour ? je ne me sens pas être un ange, d'ailleurs je n'ai pas d'ailes. Au fait mes amis que moi aussi j'appelle des anges n'en non pas non plus.

*Je dis un jour à grand-mère, tu connais aussi Denise ? Oui me répondit-elle, i ? Mais toi aussi tu as été plusieurs fois mon fils Nous nous connaissons depuis bien longtemps, je l'aime, car je sais qu'il ou qu'elle te protège, comme je t'aime. Tu sentiras toujours mon amour et ma protection. Mémé ne pars pas, j'ai tellement besoin de toi.  
- je serais toujours près de toi moi aussi, et je veillerais sur le salut de ton âme, comme sur le salut de ceux que tu aimeras, Ta femme, tes enfants.*

La guerre était toujours au point mort, je continuais quatre fois par jour à aller à bicyclette à l'école. Je m'étais fait quelques relations, surtout des filles de mon âge qui allaient aussi à l'école à bicyclettes. Il y avait en effet un établissement qui ne recevait que les filles. La première que je connus fut Camille, c'était également une fille de la ville qui était venue se réfugier chez sa grand-mère, qui avait demandé à la mienne si je pouvais la prendre en passant car elle avait un peu peur de faire la route seule. Cela ne me dérangeait pas, nous avions d'ailleurs peu de conversation ensemble. Nos idées étaient totalement différentes tant sur le point de vue spirituel que temporel. Elle était gentille mais sans plus. Elle me fit pourtant connaître une fille plus intéressante qui habitait à quelques kilomètres de là .C'était Madeleine, nous la prenions en passant. Ce qui était intéressant en elle c'est

que sa mère avait une petite fabrique de madeleines et que chaque fois que nous venions la chercher, elle nous en offrait une ou deux

Pour l'instant nous n'étions guère privés, mais je savais qu'un jour il y aurait des restrictions et pendant le temps que j'aie été au collège, je passais la chercher tous les matins. Madeleine s'accordait bien avec moi et acceptait mes théories spirituelles, je dois dire pourtant que nous n'avons jamais eu le moindre contact physique, même pas un petit baiser sur la joue. On n'embrassait pas facilement dans ce temps et il y avait une barrière entre filles et garçons, totalement différent de ce qui se passe actuellement. Quant au sexe, inutile d'en parler car les filles avaient trop peur d'avoir des enfants et il n'y avait aucun moyen de contraception. D'ailleurs il faut dire que nous étions beaucoup moins avancés en ce temps que les enfants de onze ou douze ans de maintenant. Il n'y avait pas de cours de sexologie en classe, on en était encore à rechercher sur les gros dictionnaires les définitions des différents organes féminins. Je n'étais d'ailleurs pas porté sur ce sujet, je m'accordais certes mieux avec les filles, et c'était sans arrières pensées. J'avais trop d'amour pur pour mon invisible Denise, tous les soirs nous nous retrouvions ensemble. C'était pour discuter, philosopher, pour apprendre.

L'hiver de 1939 était très rude et il y avait beaucoup de neige, sur la route il y avait de nombreuses congères et il fallait quelques fois porter son vélo pour les traverser. Je ne savais déjà pas à cette époque ce qu'était le froid. Naturellement j'étais habillé chaudement et je ne mettais pas de gants, mais je résistais très bien au froid. Plus d'une fois, André le fils aîné de Gaston venait me chercher et m'aidait à porter ma bicyclette dans la neige, il devait avoir à l'époque 18 ou 19 ans, aidait son père à la ferme, et contrairement à son frère Maurice, nous sympathisions ensemble. Gaston avait encore trois filles. Yvette, brave fille qui a eu par la suite de gros problèmes, Geneviève qui devint professeur, et la petite dernière Josette qui elle fut institutrice. Je me souviens que Josette, qui n'avait que trois ou quatre ans à l'époque, buvait de la mirabelle que son père faisait à la bouteille. Pourtant je ne pense pas qu'elle soit devenue alcoolique. A l'époque elle avait une petite figure ronde et toute rouge et pour son âge elle était assez délurée. Ses parents trouvaient normal qu'elle boive de l'alcool, il faut dire que plus jeune, on mettait de la mirabelle dans son biberon de lait, cela la calmait paraît-il !

Geneviève avait à l'époque un ou deux ans de moins que moi, elle avait déjà un caractère de vieille fille, avec une voix sèche et un ton de commandement qui ne l'a certainement pas quitté de toute sa carrière professionnelle. Malgré cela c'était une brave fille, studieuse, l'intellect de la famille. Nous avons assez peu de contacts, mais nos relations étaient très bonnes.

Yvette était la plus grande, elle venait juste derrière André elle fréquentait un garçon d'une autre ferme de dont je ne me rappelais plus le nom. Ce garçon lui a fait un enfant. Pauvre Yvette, elle n'en parla jamais. Mais tout le monde, moi y compris était au courant et grand-mère et moi étions d'accord pour voir un malheur tant sur Yvette que sur le garçon. Elle accoucha seule une nuit dans sa chambre, cela c'est la version officielle. Mais nous étions persuadés que sa mère Isabelle l'a aidée. Elle cacha l'enfant dans un tiroir de sa commode et naturellement il mourut. Dans un petit village, les rumeurs couraient très vite et évidemment les gendarmes furent prévenus. Ils retrouvèrent l'enfant et arrêtèrent Yvette, sa mère ne fut jamais inquiétée. Yvette tira trois ans de prison, j'étais très malheureux pour elle car c'était vraiment une brave fille que j'aimais beaucoup. Naturellement le garçon, père de l'enfant disparut. Heureusement pour Yvette que Dieu ne l'abandonna pas et que bien des années après elle trouva un brave garçon qui la maria et elle eut de nouveau des enfants. Elle est repartie maintenant, mais je sais que

Dieu lui a pardonné, elle a assez souffert. Mais a-t-il pardonné à sa mère qui fut la principale responsable ? C'est encore une question que je me pose.

Il m'arrive de perdre la notion du temps et des dates, cela m'arrive encore maintenant, car les souvenirs se bousculent dans ma tête.

Nous parlions toujours beaucoup avec Denise et je vis s'approcher de moi mes futurs enfants. Il y avait en particulier un grand garçon qui était dans des sphères spirituelles élevées et que j'aimais beaucoup. Je vis aussi une fille, pas très grande, brune avec de grands cheveux. Il y avait autour d'elle comme une auréole blanche, nous nous connaissions déjà car nous avions déjà eu des vies en commun. Elle était, comme le grand garçon près de Denise, et je savais que dans une vie antérieure ils avaient déjà été mes enfants Je demandais à Denise, qui serait la maman. Elle me répondit

Tu l'as déjà rencontrée

Malheureusement je vis arriver deux autres âmes torturées. C'étaient deux garçons. Ils venaient vers nous pour essayer de remonter vers la Lumière mais avaient déjà fait beaucoup de mal dans d'autres vies, . Dieu me les confiait il faudrait donc assumer. Mais arriverais-je à les faire remonter, pour un, oui j'en étais certain mais l'autre encore aujourd'hui je ne suis absolument pas sûr d'avoir rempli ma mission envers lui.

Tu sais me dit Denise, ne t'angoisses pas, ta mission consiste aussi à remonter les âmes vers Dieu, nous pourrions dire, tu es un pêcheur d'âmes. Tu en prendras tout au fond des ténèbres et tu les feras remonter en Lumière, . Naturellement tu ne réussiras pas toujours, c'est la raison pour laquelle tu dois rester humble, très humbles, tu n'es en sommes qu'un instrument dans les mains de Dieu.

Mais le temps passait, l'hiver était fini et nous arrivions vers le mois de mai, les nouvelles du front n'étaient pas très bonnes, mon cousin Hilaire, qui en principe était réformé avait été appelé aussi. Tante Marie se faisait beaucoup de soucis pour son garçon «mon pauvre Hilaire » disait-elle sans cesse ! Un jour le front craqua, les Allemands avançaient très vite et comme tout le monde avait peur on évacua. Gaston chargeait sur des charrettes tirées par des chevaux, tous ses meubles. Nous n'avions pas de charrette mais il nous proposa de nous prendre avec le minimum de bagages et nous partîmes sur les routes. Pour aller où au fait ? qu'importe il fallait fuir les Allemands, ma mère et moi suivions le convoi en vélo. Les routes étaient encombrées de gens comme nous. Il y avait des rumeurs, certains disaient même que les Allemands mangeaient les petits enfants. Je dis à ma mère que je ne risquerai rien, qu'à la première bouchée ils se casseraient les dents. Les gens paniquent vraiment. Il est vrai qu'il y a eu quelques incidents de parcours, des avions venaient nous mitrailler. On dit que ce sont des italiens, les gens se précipitent comme des fous dans le fossé. Tante Marie tombe et se casse la jambe, jamais elle n'aura une attelle, jamais elle ne verra un docteur. Grand-mère est là qui la soulage, c'est une femme forte, elle a souffert toute sa vie, il paraît que son mari était brutal et buvait. Je ne peux juger, je ne l'ai jamais connu, le bon Dieu ou le diable l'avait repris. Je ne me souviens plus de ma première étape, je sais que notre voyage s'est terminé à Monthureux le sec. Nous couchâmes dans une grange, c'était pour moi la première fois que je dormais dans la paille. J'ai trouvé cela formidable. Nous étions les seuls, mes grands-parents et moi à ne pas paniquer, pourquoi ?

Naturellement la mort ne nous faisait pas peur, mais malgré tout il y avait aussi une autre raison, peut-être la certitude de nous en tirer. Toujours est-il que les Allemands avaient déjà dépassé Monthureux lorsque nous arrivâmes, mais on n'en avait encore jamais vus. On parlait d'atrocités, de fusillades, d'enlèvements, de viols. Les gens pensaient certainement que les soldats

allemands étaient des barbares venus de temps révolus. Ma mère avait un petit revolver, les gens qui possédaient une arme étaient fusillés disait-on, alors elle le fit jeter par André. Entre nous je ne suis pas sûr qu'il l'ait fait. Ma conviction était qu'il l'avait récupéré pour lui. Mais qu'importe ! On voyait toujours des convois de soldat qui se sauvaient du front, beaucoup d'officiers, mais aussi de simples soldats, ils nous racontaient des choses épouvantables sur l'armée allemande, certainement pour se justifier de se sauver. J'assistais à ce désastre, sans trop comprendre.

Nous passâmes donc une nuit bien étoilée et calme dans la paille, le lendemain tout le monde était d'accord pour revenir. Comme ma mère et moi avions des vélos on nous envoya en éclaireur ! Je sentis des pensées malsaines chez certains, « tant qu'à faire vaut mieux envoyer ces gens de la ville se faire tuer que nous, ils ne servent à rien ». Grand-mère nous regarda partir en souriant, elle savait certainement que tout irait bien. Et nous voilà repartis sur nos bicyclettes, ma mère n'était pas très rassurée, mais ne disait rien. Peu de temps après, nous trouvions des cadavres d'hommes et d'animaux dans le fossé. L'air que l'on respirait était âcre, cela sentait la mort. Et d'un seul coup, dans un virage, nous vîmes nos premiers allemands, verts, verts de gris même. Ils étaient en moto et side-car, avec une mitrailleuse sur le side-car. Bien entendu ils nous arrêtaient, un officier certainement nous demanda ce que nous faisons et où nous allions. Ma mère était paralysée de peur, alors je répondis que nous retournions chez grand-mère qui habitait un petit village. L'officier me dit dans un bon français, vous pouvez continuer votre chemin, ne gênez pas nos convois. Il salua ma mère en claquant les talons très forts me semblait-il.

Ainsi c'était donc cela ces fameux barbares, ceux qui tuaient, violaient, pour un premier contact, je les trouvais bien au contraire polis, bien habillé à côté de nos soldats dépenaillés que j'avais vus. C'était naturellement une première appréciation, car les SS et feld-gendarmes n'étaient pas encore en France. Ils devaient faire leur sale boulot en Pologne. Mais cela je ne le savais pas encore. Nous repartimes en vélo, ma mère et moi, elle était déjà plus rassurée, nous arrivâmes tard le soir dans notre village désert.

Village de désolation aussi, car il y avait eu du pillage, chez nous toutes les armoires étaient ouvertes, tout était sale. Cela sentait toujours cette odeur de mort car dans la rue il y avait des cadavres d'animaux, certains dépecés. Les pillards avaient tué des bêtes, et faisaient ripaille dans les maisons. La chance que nous avons eue c'est qu'ils étaient tous partis, je craignais non pas pour moi mais pour ma mère, je ne savais pas encore ce que c'était un viol, alors j'imaginai. Grâce à Dieu il ne nous arriva rien. Il fallut malgré tout nettoyer nos lits pour pouvoir nous coucher, il y avait des os partout, même entre sommiers et matelas. Heureusement pour nous que les pillards avaient oublié une bouteille d'essence algérienne. Cela nous servit car on en mis sur les mouchoirs et cela nous permettait de respirer. L'air était vraiment irrespirable. Mon piano était resté sur place, ouvert, mais pas brisé alors ma mère et moi nous nous assirent devant et l'on joua tous les deux, à quatre mains. Je n'étais pas très doué, ma mère non plus d'ailleurs, mais la musique chassa nos angoisses.

Ma mère me fit fermer les portes et les volets, et l'on coinça des chaises devant les portes pour les empêcher d'ouvrir, mais enfin on dormit dans un lit, notre ballade n'avait duré que quelques jours, je crois que nous avons fait à peine 60 kilomètres. Pourquoi ?

Le lendemain j'allais au devant du convoi, sans aucune difficulté. Je rencontrais bien quelques soldats mais aucun n'essaya de me manger. Lorsque je fus arrivé au convoi, les questions pleuvaient et avant de répondre

je voulais voir mes grands-parents et tante Marie. Ils étaient là naturellement, mon grand-père marchant à côté d'un chariot, grand-mère et tante Marie perchées dessus. Je fis signe que tout allait bien et comme tout les gens du village étaient autour de moi, je répondis à toutes les questions. Non les Allemands ne nous avaient pas fusillés, non les Allemands n'avaient pas violé ma mère, c'était des hommes parfaitement corrects qui nous saluaient en claquant les talons. J'avais été marqué par cela. Le voyage repris, les gens pressés car j'avais dit qu'il y avait eu du pillage. Seule Tante Marie et mes grands-parents ne s'inquiétaient pas, tante Marie n'avait vraiment rien à voler, ma grand-mère et même grand-père étaient au-dessus des choses matérielles, le principal c'est que ma mère et moi étions là.

Le convoi arriva également tard dans la soirée, et ce fut le bureau des lamentations, les portes des maisons étaient ouvertes, exactement comme nous avons trouvé la nôtre, les armoires vidées, et surtout les cadavres de bouteilles vides laissaient supposer que les caves avaient beaucoup soufferts. Sauf la nôtre et celle de tante Marie, personne ne buvait chez nous, grand-père devait faire une semaine avec un litre de vin et il n'y en avait jamais d'avance.

Quelle aventure me dit Denise le soir, mais rappelles toi comme il faisait bon dans la paille ! rappelles toi de cette odeur, ce n'est pas la première fois que tu dors ainsi, essaye de te rappeler tes vies antérieures. Et je revis une vieille maison perdue dans la nature, le lit était fait de planches de bois, et dessus il y avait de la paille. Je revis cette maison, et j'eus chaud au cœur.

Les vacances furent plus longues cette année là car après l'évacuation et le retour, les écoles n'étaient pas ouvertes, on attendait la rentrée d'octobre. Les restrictions arrivaient à grand train, 100 grammes de pain pour des jeunes moins pour les adultes. Naturellement. Moi j'avais le droit au chocolat 100 grammes, mes grands-parents non. Restriction sur tout, l'huile, les pâtes, on avait des tickets textiles, des tickets pour le pain, la nourriture, pour tout... La chance de notre village, c'est qu'il n'y avait aucune occupation, pas le moindre allemand. Ce n'était pas pareil dans les villes. Naturellement, il y avait un couvre feu, interdiction de sortir après 10 heures le soir. On essayait de capter Londres avec la TSF, ce n'était pas toujours facile et pas toujours audible. Mais on savait qu'un certain général De Gaulle, que personne ne connaissait, continuait à se battre avec des soldats français. Il fallait se méfier de tout, des voisins, des parents.

Il faut dire que la mentalité avait beaucoup changé, le cousin Gaston qui s'était fait goberger des années durant par grand-mère, était devenu radin, plus d'œufs, plus de poules, plus de lard, lui était un producteur, nous des fainéants des villes !

Grand-père pourtant se débrouillait bien. Officiellement il était devenu le cordonnier du village et les paysans qui avaient, soient des chaussures, soient des harnais à réparer était bien obligés d'apporter de quoi manger. S'ils ne voulaient pas, il n'y avait ni cuir, ni de temps avant plusieurs mois pour leurs petits travaux. Et puis on avait loué des champs ou grand-père cultivait des légumes, nous avions quelques poules, quelques lapins. Ma grand-mère s'en chargeait et allait chercher de l'herbe ou glaner dans les champs. Je dois dire que de temps à autre j'y allais aussi mais je n'étais pas un passionné, la terre était déjà bien base pour moi.

Il faut dire que j'avais aussi des problèmes de colonne vertébrale qui me faisaient bien souffrir. Et, surtout grand-père devenait malin, puisque les paysans ne voulaient pas nous vendre des poules, alors les poules venaient à nous. Comment ? oh c'est très facile, on entrouvrait la porte de la grange, on

jetait un peu de grains devant jusque l'intérieur de la grange. Quand la poule, le canard était rentré, on fermait délicatement la porte et ni vu, ni connu on attrapait la bestiole. Je dois avouer que je participais activement à cette chasse avec grand-père et que ma conscience ne m'a jamais rien reproché. Lorsque j'en parlais le soir à Denise, elle avait le fou rire et me disait, «tout appartient à Dieu, si tu voles quelqu'un tu voles Dieu. Mais c'est toi qui as faim et on ne veut pas t'en donner, alors prends ce que Dieu t'envoie, si c'est une poule c'est bien, pourquoi voudrais tu que Dieu te fasse mourir de faim, regarde même les petits oiseaux ont à manger »

Naturellement c'était élastique comme moralité, mais j'ai appris qu'il y a la loi des hommes et il y a la loi de Dieu, la moralité des hommes et celle de Dieu.

Il faut dire que les paysans faisaient ripaille, malgré les restrictions, malgré aussi les réquisitions car il fallait bien nourrir ces messieurs les verts de gris, les cochons ou les veaux se tuaient facilement. Même que Gaston il n'y avait rien pour des gens comme nous,, pas le moindre morceau de boudin, pas le moindre bout de viande. Heureusement grand-mère avait un cochon que l'on appelait Adolphe. Elle était imbattable pour faire du boudin et des saucisses, du lard que l'on fumait dans la grande cheminée. Nous avons des légumes également et tous les jours on mangeait de la soupe au lard ! Mais avec le cochon il fallait vivre une année et les morceaux de lard n'étaient pas très gros. Qu'importe on mangeait !

J'avais repris contact avec mon Père qui habitait Nancy. A cette époque là il fabriquait des parfums, des brillantines et bien d'autres choses qui se vendaient comme des petits pains. Je pensais le voir un peu affamé puisque habitant la ville. Mais non, il avait même conservé sa voiture, réquisitionnée avec lui, pour éventuellement transporter des cercueils ! Pour fabriquer ses produits, il avait droit à de l'alcool à 90 ° qui n'était pas dénaturée, à 300 ou 400 litres d'huile d'amandes douces, qui devaient servir pour fabriquer de la brillantine, mais il avait trouvé le moyen de fabriquer cette fameuse brillantine avec des algues. Alors l'huile servait d'échange, dans son cabinet il y avait l'équivalence d'un bœuf. On allait dans une fabrique de chocolat proche et j'héritais d'un carton complet de chocolat. Naturellement je repartis chez les grands-parents avec du ravitaillement, cousin Gaston et petites cousines bavaient devant ma grosse caisse de chocolat. Oui, mais donnant - donnant, tu veux du chocolat, que peux-tu nous donner ? Tu veux de l'huile, oui mais c'est rare et cher, que peux-tu proposer pour un demi-litre ? etc.... Le soir nous rions ensemble avec Denise de ces trocs, mais il fallait manger et elle m'apprit que c'était une sorte de partage, survivre par tous les moyens, on ne changeait jamais pour de l'argent, qu'aurait-on pu faire avec Seigneur ?

Malgré les restrictions, on n'oubliait jamais tante Marie, on lui portait souvent un bol de soupe, elle était bien seule la pauvre, son Hilaire était prisonnier quelque part en Allemagne, il était arrivé juste à temps à l'armée pour être fait prisonnier ! Quand est-ce que je reverrais mon pauvre Hilaire disait constamment Tante Marie, je vais mourir avant qu'il ne revienne ! Dieu est bon, car elle le revit 4 ans plus tard.

Il n'y avait ni bal, ni fête pour les jeunes, le soir. Malgré le couvre feu, on allait grappiller du raisin vers fin septembre dans les vignes, on ne voyait pas clair mais on mangeait à pleines dents dans les grappes. On ne s'occupait pas s'il y avait ou non des araignées ou autres bestioles ?

Naturellement j'avais quelques copines, toujours en pleine innocence, tout le village me voyait marié avec une certaine Colette. C'était certes une bonne copine, mais je dois avouer que je ne l'ai jamais embrassée. La seule qui

m'intéressait était Denise, elle était constamment présente près de moi. Nous avions ensemble de grandes conversations sur la moralité, sur les gens, sur ce qu'il aurait fallu faire pour rendre les gens meilleurs. Je tentais bien de former un petit groupe de jeunes, mais cela ne dura que peu de temps. Il n'y avait pas de motivation et beaucoup me considéraient un peu comme un sorcier, ils avaient peur. Même grand-mère que les gens appelaient Tante Adèle avait ses détracteurs, mais lorsqu'ils avaient un petit mal c'est vers elle qu'ils allaient. Il faut dire que c'était gratuit et bien des gens en ont abusé !

Sa haine pour les Allemands était toujours la même, le maire, les gendarmes l'a mettaient en garde. Elle n'en avait cure, un allemand passait, elle crachait à ses pieds. Heureusement on n'était dans un petit village et on osait pas la dénoncer. J'avais laissé entendre aux jeunes que si quelqu'un la dénonçait, il mourrait immédiatement et qu'il irait faire un long séjour en enfer. Tu n'as pas le droit de dire cela me disait Denise. C'est vrai mais ça marche et Dieu la protège. Oui mais tu te fais passer pour quoi ? Tu sais, moi, l'opinion des autres, si je devais en tenir compte il y a longtemps que je serais mort ! Il vaut mieux qu'ils aient peur, c'est le début de la sagesse.

Pourtant un jour, au village un soldat allemand fit une chute à bicyclette, les gens le transportèrent chez Grand-mère. L'homme souffrait terriblement, je vis Grand-mère étendre sa main sur lui et d'un coup l'homme ne souffrit plus. Il y eut un dialogue en allemand entre grand-mère et ce soldat, j'ai su après qu'elle lui avait dit qu'elle avait arrêté ses souffrances parce que c'était une créature de Dieu, mais qu'en tant qu'allemand il aurait pu crever sur place. Le soldat sourit, et lui dit Merci et qu'il remerciait Dieu d'avoir donné des dons à...une salope de française ! c'était la réponse du berger à la bergère. Grand-mère éclata de rire, le soldat aussi, s'il ne claqua pas les talons en partant c'était parce qu'il ne pouvait pas, il tenait une botte à la main !

Grand-mère prévint les quelques témoins, vous n'avez rien vu, rien entendu, le premier qui parle, le premier qui dévoile que je parle en allemand, sera grillé comme un cochon dans les feux de l'enfer !

Tiens elle confirmait ce que j'avais dit !

Le soir Denise m'expliqua que malgré sa haine pour le peuple allemand, le cœur de Grand-mère avait eu pitié de l'être humain et que Dieu lui avait transmis des forces afin de l'aider à soulager. La haine est une sorte d'amour me dit-elle, il y a que peu de gens qui peuvent vraiment haïr et ce sont des gens du très bas astral. Les enfants de Dieu, comme ta grand-mère ont trop d'amour dans le cœur pour laisser un être souffrir. Nous sommes tous des enfants de Dieu. Si nous nous aimions plus cette guerre ne serait pas arrivée. D'autant que pour la fin de ce siècle, français et allemand feront partie d'une même communauté. Tu crois demandais-je ?

Nous en parlerons, tu verras.

Nous en parlerons, à la fin du siècle je serais un tout vieux bonhomme, et toi seras-tu vieille ?

Dieu seul le sait !

Quant aux vieux bonhommes, penses-tu que ton grand-père est un vieux bonhomme ?

Lui, oh ! non, regarde il n'est même pas courbé, il marche, il travaille comme un jeune de vingt ans.

Alors tu penses être comme lui ? Tu penses que tu seras vieux ? rappelle-toi ton cœur restera jeune car tu sauras aimer les autres et tu auras des jeunes autour de toi qui viendront parce qu'ils t'aiment comme tu les aimeras. La jeunesse c'est dans le cœur, c'est dans la tête, c'est dans l'âme. Tu as été créé il y a des siècles et des siècles et tu vois, tu es toujours jeune.

La vie a passé, mes amis continuent à être près de moi, j'ai retrouvé cette petite verdunoise qui habitait à côté de mes copains et nous nous sommes mariés, Nous avons eu 4 beaux enfants, conformément à ceux que l'on m'avait montrés dont une fille que l'on nomma Thérèse en reconnaissance à Thérèse de Lisieux.

Nous avons eu aussi nos peines, Grand-mère est partie, j'avais 40 ans, puis dix ans après ce fut Thérèse, on l'enterra un jour de la St Valentin, ce fut un cauchemar, mais je remerciais malgré tout Dieu de me l'avoir prêté pendant près de 28 ans, Puis ce fut son fils Philippe qui partit rejoindre sa mère un premier mai, j'avais malgré tout la chance de les entendre, de les voir auprès de mes anges.

Les prévisions de Grand-mère s'avèrent justes, je suis maintenant un vieil homme, bien dans ma peau, je continue à aider les autres, même ceux qui ne le méritent pas, ceux qui ont perdu la notion d'amour et de pardon. Je suis entouré de jeunes, même de très jeunes puisque l'on nous nous confie définitivement notre arrière petite fille Maïeva. De nouvelles épreuves m'attendent et je le sais, je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal, et les épreuves à venir ne feront que de régénérer ma foi et mon amour pour l'humanité entière.

J'ai fait mienne la prière de François d'Assises :

*Dieu fais de moi l'instrument de ton amour  
Là où existe la haine, laisse moi semer l'amour  
Là où existe l'injure que je sème le pardon  
Là où existe le désespoir, que je sème l'espoir  
Là où existe le doute, que je sème la foi  
Là où existe la nuit, que je sème la lumière  
Et là où existe la tristesse que je sème la joie.*

*Aussi longtemps que persistera l'espace, aussi longtemps que subsisteront les êtres, que mon Esprit puisse demeurer pour dissiper la souffrance du monde et continuer à apporter le bonheur aux êtres.*

*Johan*

## L'ENFANT INITIÉ 2

C'est un quinze août que je me suis de nouveau replongé dans mes souvenirs de jeunesse.

Pourquoi un quinze août tout simplement parce qu'hier en mettant un peu d'ordre dans mon bureau, j'ai retrouvé mon ruban de baptême avec cousu dessus une médaille de Notre Dame de Lourdes.

J'ai également retrouvé mes premiers cheveux ! Ils étaient assez foncés et cela m'a fait tout drôle de penser qu'un jour j'ai porté cette médaille et également ces cheveux.

Ma grand-mère était en amitié avec Marie la mère de Jésus et je sais qu'elle lui parlait souvent de moi.

Je crois avoir **gardé** ce lien, car même si je ne l'appelle pas, comme tout le monde la Sainte Vierge Marie, et seulement Marie j'ai un très grand respect et une très grande foi en elle. Et ceci depuis toujours. Pour moi, Marie est vierge de tout péché, originel ou autre, pour être la mère de Jésus elle devait être pure, qu'elle ait fait ou non son enfant comme toutes les mamans du monde, cela ne fait qu'anoblir sa qualité de femme.

Dieu demande de l'amour, qu'y a-t-il de plus beau, qu'un couple qui s'aime et qui fait un enfant ? Et Marie aimait Joseph, même si celui-ci était plus âgé qu'elle, en amour l'âge ne compte pas. Il faut aussi se remettre dans le contexte de l'époque, Joseph devait avoir un maximum de 30 ans, c'était la tradition juive de l'époque, Marie entre 13 et 15 ans. Joseph devait être lui-même un homme extraordinaire, car c'est avec Marie qu'il a commencé l'éducation de Jésus. !

C'est grand-père et grand-mère qui m'ont éduqué, car sans eux que serais-je devenu ? Mes parents m'auraient-ils abandonné ? Il faut dire qu'ils n'ont jamais pensé qu'un jour je serai un homme, et qui plus est que je deviendrai un vieil homme.

Car la vie a passé, avec toutes ses épreuves qu'il a fallu surmonter, avec tous les deuils, les chagrins qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui, un être humain qui a ouvert son cœur et qui comprend et qui aide, comme il peut ses semblables.

Dans quelques jours nous fêterons ma femme et moi nos 55 ans de mariage... et l'enfant nourri de l'amour de ses grands-parents est toujours là aussi...

Les souvenirs de jeunesse continuent à affluer, et il me semble que ma tête va éclater, d'autant que ces souvenirs viennent en ordres dispersés, sans aucune mention de date, ceux de mes 18 ans se mélangent avec les souvenirs de ma prime jeunesse.

## Chapitre 1

Des épreuves j'en ai eu tout au long de ma vie et je pense que j'en aurai jusque ma mort, la plus dure de ma jeunesse fut certainement le retour de mon grand-père vers la maison du Père, je ne l'avais jamais vu malade ou rarement, il est parti un jour de 1943 vers l'hôpital de Nancy, le soir il a voulu revenir mais il a fallu de nouveau l'hospitaliser. Quelques jours après grand-mère et moi prenions le train pour aller le voir. Il était dans un lit derrière un paravent dans un immense dortoir, je compris alors qu'il allait nous quitter.

Grand-mère, debout au pied du lit psalmodiait, et moi j'étais là, les larmes aux yeux, je me souviendrai toujours de son regard tourné vers moi, de ces yeux qui me regardaient comme s'il voulait emmener une dernière photo de moi dans l'éternité. Ce regard est là depuis, à chaque fois que je vois une personne pour la dernière fois, il est

marqué en moi. Il me toucha la main, la sienne était déjà froide. J'étais tétanisé.

Grand-mère me dit, *Parle, parle à Dieu, dis-lui de le prendre en mains, tu vois, il n'a pas peur de partir*, elle aussi avait des larmes dans les yeux et à l'époque je n'avais encore jamais vu grand-mère pleurer.

Nous avons quitté l'hôpital, car il fallait reprendre le train, les horaires étaient incertains le matin par exemple, nous avons été obligés dans une petite gare de nous replier dans des tranchées, des dizaines d'avions alliés passaient au-dessus de nous, et le train avait du retard.

Je n'ai pas revu grand-père vivant, il est mort peu après notre départ, lorsque j'appris son décès, je me suis jeté sur un lit et je me suis mis à pleurer, je crois même que j'ai fait une crise de nerf car grand-mère est venue avec un gant de toilette humide, me rafraîchir le visage.

On ramena son corps dans un cercueil immense, puis on l'emmena à l'Eglise du village, son église, là où il avait été baptisé.

Son vieil ami prêtre était parti peu de temps avant lui, ce fut le doyen de la ville proche et son adjoint qui se chargèrent de la cérémonie. Je ne sais pas comment elle se déroula, je pleurais.

Par contre je fus offusqué par l'attitude des deux prêtres pendant le repas des obsèques, ils mangeaient et buvaient comme des porcs, et lorsqu'ils nous ont quittés, la route n'était pas assez large pour eux.

- Ce ne sont que des hommes comme les autres dit grand-mère, ne les juge pas, je t'en prie.

- Oui, mais le copain de grand-père, ce vieux curé que je servais avec plaisir ne se goinfrais pas comme ces deux là et plus particulièrement l'archiprêtre, gros comme un cochon, nous sommes en pleines restrictions grand-mère et tu as servi un repas pantagruélique à des gens que nous ne connaissons pas et que je n'avais jamais vu.

- C'est la tradition dans nos campagnes et les gens que tu ne connaissais pas étaient des cousins, des petits cousins.

- Et alors ils se fichaient pas mal de grand-père. Tu verras l'archiprêtre ne vivra pas longtemps.

- *Johan ne dit pas cela, tu lui envoies des énergies négatives.*

*Alors je prierai pour le repos de son âme.*

Peu de temps après l'archiprêtre mourut ! Grand-mère me dit simplement,

- *ne fait plus jamais cela, Dieu l'a rappelé, c'était certainement son heure, mais tu n'as pas à souhaiter la mort de quelqu'un.*

- *Je ne l'ai pas souhaité grand-mère, je l'ai seulement vu.*

Elle me parla alors de nos énergies :

*TES énergies t'appartiennent, elles sont le merveilleux mélange des énergies cosmiques et telluriques qui se transforment dans ta chair.*

*Ces énergies consciemment assimilées et transformées, peuvent alors, selon ta capacité à aimer, être conservé pour toi ou offertes à des êtres qui souffrent. L'énergie offerte a un effet boomerang, qui te donnera un grand bonheur.*

*L'énergie se véhicule à la vitesse de la pensée qui ne peut être calculée de manière terrestre. Elle atteint toujours son but, si celui ci est louable et généreux. C'est ce qui explique que l'on peut soigner à distance.*

*Tu es en quelque sorte des piles irradiantes, qui se chargent volontairement et librement afin de faire profiter de ces radiations des êtres qui pour des raisons de santé, d'incompréhension, de désespoir ou de manque de foi, ne peuvent le faire eux même.*

*Cela s'appelle l'amour universel, sa couleur est rose soutenu très intense, fait du rouge de la foi, du blanc du détachement personnel, et du violet de l'amour divin.*

*Le résultat de l'envoi de ces énergies d'amour ne doit pas te préoccuper car elles peuvent avoir des effets très différents selon les cas. Elles atteignent un peuple, un hôpital, une prison, une cause humanitaire, un individu particulier qui souffre. Et qui recevra selon ces mérites, mais là encore ce n'est pas à toi d'en juger.*

*Tu charges, tu offres, et Dieu par son amour, enrichira ton cadeau d'énergie afin que celui-ci soit utilisé au mieux pour la terre et ses habitants.*

*La véritable foi est l'affaire de chacun et ta vérité n'est pas forcément la vérité du voisin.*

*C'est par le respect de la volonté d'autrui que l'amour se développe. Enfin la sérénité s'installe, quelles que soient les situations de la vie.*

Je n'avais pas de message de grand-père, je ne savais pas s'il était arrivé en bon port dans le royaume de Dieu, et naturellement j'en parlais à grand-mère qui me dit *En pleurant, tu crées autour de toi une carapace d'ondes négatives, et grand-père ne peut t'atteindre.*

Alors commença pour moi une période où je fis le deuil de grand-père, heureusement que j'avais des occupations, un examen à préparer, mais comme à l'habitude je comptais plus sur ma mémoire et surtout sur mes intuitions, que sur mon travail proprement dit.

J'avais à l'époque une petite copine, en tout bien tout honneur, je tiens à le dire, j'allais souvent manger la soupe au lard chez ses parents qui m'appréciaient, je me souviens de son nom, elle s'appelait Colette. Nous parlions beaucoup ensemble et contrairement à beaucoup d'autres, elle n'avait pas peur de moi, ses parents non plus, et ils me questionnaient souvent sur la fin de la guerre, savoir si les Allemands allaient gagner, si les Américains débarqueraient, enfin sur tous les soucis de cette époque. Colette m'aida beaucoup à faire mon deuil de grand-père.

Un soir, je travaillais ou je faisais semblant, sur le petit bureau que j'avais aménagé dans ma chambre, seul mon bureau était éclairé, j'étais déjà à l'époque un bon bricoleur électrique, soudain, je sentis une présence et je vis qui s'avançait vers moi Grand-père, sa canne à la main, je restais sans voix.

*Tu voulais de mes nouvelles, alors je viens t'en donner me dit-il. Tu vois, je suis là, plus vivant que jamais.*

Je restais muet, je n'avais pas peur, je sentais son odeur, je sentais ses vibrations, mon cœur battait très fort et mes yeux se remplissaient de larmes.

*Ne pleure pas me dit-il, tu vois la mort n'existe pas, ce n'est qu'une porte que l'on traverse et on se retrouve du côté éternel. La vie est un cyclell serait bien prétentieux de penser qu'une seule vie suffirait à nous rendre tellement parfait que nous puissions accéder à la perfection.*

*Pire encore, serait de croire en la résurrection des corps, car cela impliquerait le retour dans un corps décomposé, horrible perspective... La réalité est beaucoup plus simple et saine que tout cela. Nous vivons plusieurs vies et la terre est le lieu de l'effort, pour progresser.*

*Pour accomplir ce travail et s'élever progressivement vers la lumière ou autrement dit, devenir meilleur, plus près de l'amour du prochain. Pour ce faire, notre esprit descend dans un corps tout neuf, en plus ou moins bon état dès le départ, selon le chemin de vie que nous nous sommes tracé et ceci en accord avec DIEU. Tout comme à l'image de la nature, nous naissons, grandissons, produisons d'autres graines et mourrons, tout semble terminé.*

*Mais telle une plante que l'on croit à jamais disparue, nous réapparaissons, comme un rejet ou un germe, des années ou des siècles plus tard, sous une nouvelle apparence mais poursuivant toujours le même but d'évolution. Nous sommes identiques d'esprit, prêts à essayer d'évoluer encore, mais dans un corps qui peut avoir changé, de sexe, de couleur de peau, et qui peut grandir sous une autre religion et dans un autre pays.*

*Si le monde avait la compréhension de ce fait, le racisme apparaîtrait comme un non-sens. Il est possible d'avoir un a priori racial, mais nous devons le dépasser afin de progresser et nous élever. Savoir que nous avons nous même appartenu à telle ou telle race nous rendra plus tolérant et objectif. Ce faisant nous évoluerons et pourrons avoir accès par le biais de notre esprit, à nos vies antérieures. Alors seulement nous pourrons prétendre à une évolution certaine et à une connaissance de nous même, de nos tendances bonnes ou mauvaises, de nos goûts, de nos peurs, de nos attirances.*

*Sachons faire la différence et ne pas reproduire des erreurs passées, afin de ne pas grossir et alourdir notre prochaine existence. Faute de quoi, Il nous faudra renaître dans les conditions que nous avons jugées avec intolérance pour autrui.*

*La tolérance pour notre prochain est donc le moyen le plus sûr pour nous de préparer une future existence plus agréable*

*Ainsi me parla grand-père ce soir là.*

Naturellement je racontais à grand-mère ce que j'avais vu et entendu, les mots étaient gravés dans mon cerveau, Grand-mère sourit, ne fut pas étonnée car depuis longtemps elle communiquait avec grand-père.

## Chapitre 2

Pourquoi Moi ? Cette question ne me quittait pas, Pourquoi moi ? Cela pourrait être n'importe qui, Colette ma copine par exemple, je n'osais trop lui en parler, car j'avais peur de l'effrayer, elle croyait aux fantômes, aux revenants, elle croyait au mauvais sort, au mauvais œil comme elle disait.

Moi je savais qui étaient les fantômes, je savais que c'étaient les esprits bons ou mauvais, mais je savais aussi que l'on pouvait les éloigner, du moins les mauvais.

Je dormais bien la nuit sans faire de cauchemars et pourtant nous étions souvent réveillés par le ronronnement de centaines d'avions qui allaient porter la mort quelque part de l'autre côté du Rhin. Sans parler des bruits sourds de la DCA.

*Même encore à ce jour je ne peux répondre à cette interrogation, grand-mère tentait bien de m'expliquer que j'avais été comme cela dans des vies antérieures, mais la question revenait toujours Pourquoi moi ?*

Il ne faut pas croire que parce que l'on a des dons paranormaux on vit plus heureux, ce n'est pas vrai, les épreuves sont plus dures, c'est un peu comme dans le sport, plus vous êtes doué, plus la discipline que l'on vous impose devient difficile.

Et puis il y a la solitude, le besoin d'affection immense, car vous venez d'un endroit rempli d'amour et vous vous retrouvez dans un désert ! Même ceux qui vous aiment vraiment et sincèrement n'arrivent pas à vous donner l'affection dont vous avez besoin.

Pourtant mes amis mes guides invisibles continuaient à me parler, à m'initier dans le bien, à me disputer lorsque je pensais mal, et croyez-moi, pendant cette drôle de période il y avait bien des raisons pour mal penser !

La présence allemande devenait pesante, un de mes camarades de 14 ans avait été emmené par la gestapo, on ne l'a jamais revu, certains prof étaient de véritables collaborateurs, d'autres au contraire étaient des patriotes, mais on se méfiait de tout le monde, y compris de son ombre. Il n'y avait ni fête, ni bal, et on se sentait un peu sacrifiés.

*Le soir, je m'adressais à mes anges et quand je posais mes questions je recevais la réponse.*

Quand je demandais si nous pourrions avoir enfin la Paix sur la tête, Ils me répondirent :

*La paix sur terre n'est pas une utopie,. Il n'appartient qu'à vous les hommes de l'installer. Il y a très longtemps, la paix régnait dans un monde où les êtres, les animaux, les végétaux et les minéraux vibraient à l'unisson. L'harmonie terrestre ne peut être possible que dans l'unité des vibrations de ces règnes différents et pourtant interdépendants.*

On m'expliqua plus longuement :

*Preuve a été faite que les minéraux émettent des énergies vibratoires, que les plantes réagissent aux sons musicaux et aux paroles aimables, que les animaux, compagnons fidèles, sentent les vibrations émises*

*par leur maître à des distances tel que le flair ne peut être en cause. Nous même inconsciemment sentons les vibrations émises par nos frères humains et nous en ressentons soit une attirance inexplicée soit une répulsion toute aussi incompréhensible.*

*L'animal sent avant l'homme le danger parce qu'il a gardé la proximité de la nature.*

*Nous voyons pourtant de nos jours nos animaux domestiques perdre peu à peu cet instinct. Tous ces shampooings et parfums pour chiens nuisent à leur flair, tous ces vaccins jouent contre leur résistance naturelle, toute cette nourriture fabriquée nuit à leur véritable nature et des maladies similaires aux nôtres apparaissent qui devraient nous faire réfléchir.*

*Les plantes qui dépérissent dans certaines maisons malgré des soins attentifs préviennent des excès d'ondes négatives et accumulations d'énergies trop fortes (nœuds telluriques). Chaque plante sur terre a son champs vibratoire et lorsque celui si est en accord avec l'homme elle peut raccorder les vibrations de l'organe malade de celui ci et le guérir.*

*Il n'en sera pas de même des hybrides que nous créons par manipulation génétique. Une plante, comme un être, est un tout, c'est un assemblage savamment dosé de différents composants, si nous en extrayons une partie, le tout est en déséquilibre. Qu'advientra t'il de ces légumes et fruits et des êtres qui les absorbent! S'alimenter n'est pas une démarche bénigne, c'est faire entrer en soi des vibrations et les laisser s'acheminer dans tout notre organisme en libérant leurs propriétés. Les herbivores à qui l'on a fait absorber de la viande on vu leur équilibre vibratoire basculer et la maladie s'installer parce que leur organisme ne connaissait pas les vibrations de la viande et que l'on a rompu une harmonie énergisante génétique.*

*Les minéraux à leur tour participent à l'harmonie du monde et créent des champs d'énergies positives qui purifient. Tout comme les plantes, ils fournissent aux humains des vibrations colorées qui rééquilibrent l'organisme. Ils agissent de la même manière sur les animaux et les plantes.*

(Un cristal de roche au pied d'une plante qui dépérit lui rendra force et vigueur. Une améthyste au cou de votre chien le calmera) ...Les traitements par les minéraux sont connus depuis l'ancienne Egypte et toujours aussi efficaces. Nous créons aujourd'hui de faux minéraux qui même s'ils trompent l'œil n'ont aucune propriété et sont vide d'énergie. Les civilisations anciennes et les peuples, dits primitifs, ont toujours utilisé la force des pierres et ils leur prêtaient des pouvoirs magiques, la notion d'énergie vibratoire était encore ignorée mais cela n'empêchait pas le constat des guérisons. Nous portons toujours des pierres souvent précieuses en ignorant leurs propriétés qui ne sont pas forcément compatibles avec nous .Exemple: Le grenat décuple la volonté agissante et la persévérance, console en cas de dépression mais elle est très déconseillée à la personne colérique .Si des diamants lui sont associés ils vont renforcer fortement les effets du grenat. Plus la pierre est opaque plus elle est liée à la chair, lorsqu'elle est translucide elle agit sur l'âme et lorsqu'elle est transparente elle est liée à l'esprit .

*Pour rétablir l'équilibre de paix dans le monde il faut des êtres équilibrés et sain de corps et d'esprit.*

C'est pourquoi nous devons déjà travailler sur nous même afin de recréer l'harmonie en nous, ainsi nous attirerons à nous des êtres qui défendent les mêmes valeurs. Groupés, nous pourrions prétendre changer le monde pour le rendre meilleur pour nous et nos enfants et petits enfants. ...

Croyez-vous qu'un jour viendra où tous les peuples vivront enfin en paix ?

*Certainement mais toi tu ne le verras pas, ni tes enfants et petits enfants,. Un jour les hommes comprendront qu'ils viennent tous de la même source.*

Dans les années qui vont venir les races vont se mélanger . Des hommes noirs épouseront des femmes blanches et vis et versa, il ne faut pas oublier que l'Esprit n'a pas de race ni de racine, que l'Esprit est la création de Dieu.

Il y a encore un siècle nous naissions et mourions dans un même village entourés des mêmes êtres tout au long de notre vie et auprès du même compagnon. Nos racines étaient une évidence mais l'ouverture sur le monde et l'enrichissement culturel était aussi limité que notre existence .A présent les êtres évoluent et s'enrichissent d'expériences et adoptent un mode de vie plus ouvert sur le monde. Les voyages , les divorces, l'éloignement des familles pour raison professionnelle , tout ces changements semblent fragiliser nos racines, créer chez nous un sentiment d'instabilité inconfortable et par voie de conséquence la peur. Peur de ce voisin par exemple qui n'a pas la même origine ,ni culture, ou religion!

Le monde avance vers une dimension universelle et l'évolution va dans ce sens pour la paix du monde .

Oublions nos peurs qui ne sont que la preuve de notre manque de confiance personnel. Nos racines sont en nous et notre voisin a les siennes, nos racines se rejoignent par notre appartenance à la même planète.

Par le sang versé dans les guerres, les peuples se sont mêlés d'une manière négative de dominant et dominés, la suite nous a prouvé qu'on ne pouvait rien construire de durable sur de telles bases .Aujourd'hui nous pouvons le faire par de simples alliances et dans la paix .Dans un même pays peuvent s'unir des êtres venus de tous les continents et fonder des familles riches de leurs différences . Les enfants de demain seront universels et seront libérés des vieux tabous de leurs origines, Ils seront les enfants de la terre, leur culture sera riche de la diversité, leur art sera sans frontière et leur capacité d'aimer sans discrimination. Mais c'est à nous de préparer cette transformation et de faire de nos enfants des êtres forts grâce à leur connaissance sur leur appartenance aux mondes vibratoires et leurs vibrations propres, quel que soit le milieu ou ils évoluent.

En Inde, les fleurs de lotus, symbole de pureté, poussent sur les eaux putrides. Au même titre, ce sont des lieux les plus sordides qu'émergent des êtres étonnants et pleins de ressources. Si JESUS, BOUDDHA ou MAHOMET naissaient aujourd'hui ce ne serait certainement pas dans une super villa de la cote Est des Etats Unis mais bien plus sûrement dans une cité de banlieue ou toutes les nationalités seraient confondus .

Verrais-je quelques-uns unes de ces transformations ?

*Oui, tu verras les races se mélanger et tu admireras les enfants issus de ce sang mêlé, la race humaine va s'améliorer, toi-même aura une descendante qui sera le lien entre deux races et même deux religions.*

Religions dites-vous ? Je ne connais pour l'instant qu'une seule religion !

*Tu ne dois pas confondre la religion et la foi, nous te l'avons déjà dit. La foi, c'est Dieu, il est le même pour tous, quelle que soit sa religion, quelle que soit sa couleur de peau, qu'il croit ou non, qu'il prie ou non. La religion a été créée par des hommes, souvent des hommes de bonne foi, qui croyaient sincèrement à ce qu'il prêchaient, mais elle a été corrompue par l'argent, par le pouvoir, par l'orgueil, les grandes religions actuelles ne sont que des sectes qui ont réussi.*

Mais Jésus n'est-il pas venu fonder une nouvelle religion ?

*Non Jésus ne voulait pas d'une nouvelle religion, il est venu sur terre pour apprendre aux hommes à s'aimer, il est mort pour cela, Il a parlé de Dieu, et de sa bonté, il a dit Mon Père, comme chacun d'entre nous peut le dire, car Dieu est notre Père, il nous laisse notre libre arbitre, du peux l'aimer ou pas, ce n'est pas sur cela que tu seras jugé.*

Sur quoi je serais jugé ?

*Sur l'amour que tu porteras aux autres, sur l'aide que tu leur apporteras, sur la façon dont tu te comportes avec les autres hommes. Et dis-toi bien que ce n'est pas Dieu qui te jugera, c'est TOI qui le feras, devant lui.*

*Tu compareras le plan que tu as fait avant de venir sur cette terre e cet que tu as réalisé, ce que tu devais faire et que tu n'as pas fait, l'amour ou l'aide que tu n'as Tu compareras le plan que tu as fait avant de venir sur cette terre et ce que tu as pas donné.*

### Chapitre 3

J'ai maintenant 17 ans

Mais le temps passe, vite, très vite et je ressemble maintenant à un grand échalas mince, trop mince car je fais à peine 40 kilos, mais ce sont toujours les restrictions, pourtant je ne manque de rien, et je ne grossis pas. De temps à autre je vais voir mon père, en vélo de Commercy ou de Verdun, cela fait une sacré trotte, et il y a des côtes, celles de Meuse près de St Mihiel celles du secteur de Toul, mais je les monte sans descendre de bicyclette, il me faut presque 5 heures de Verdun à NANCY, pas de dérailleur sur le vélo naturellement je ne sais même pas si cela existait.

Mon père me reçoit toujours assez bien, mais je ne sens pas ses sentiments, il faut dire qu'il n'y en a pas non plus de mon côté, on ne se connaît pas, on est étranger. Pas plus de sentiments avec sa nouvelle femme ANDREE, on se déteste cordialement, pourtant il m'est même arrivé de coucher chez eux. La maison sent le parfum car mon père fabrique des parfums, et à l'époque j'avais un grand nez, j'étais capable

de différencier de nombreux parfums, mon père espérait que je deviendrais "NEZ" dans une fabrique de parfum !

Si je repartais chez grand-mère je ramenaient bien souvent un gros carton de chocolat et du ravitaillement, mais si je repartais chez ma mère je n'avais rien, il ne voulait pas qu'elle en profite, pourtant il m'arrivait de lui mentir pour une caisse pleine de chocolat.

Il faut dire que mon père touchait officiellement quelquefois ou quatre cent de litres d'huile d'amandes douces avec laquelle on faisait d'excellentes salades, et que naturellement il faisait des échanges pour d'autres denrées rares. Donc il ne manquait de rien et par la même occasion j'en profitais.

La belle-mère ne disait rien, elle ne m'adressait jamais la parole, elle savait que j'avais certains pouvoirs et je lui ai fichu la frousse plusieurs fois, assiettes qui volaient, cuillères qui se tordaient, des robinets qui se mettaient à couler tout seuls etc....cela amusait mon père qui ne croyait à rien, mais absolument à rien ! Pauvre belle mère, je lui en ai fait voir !

Nous n'avons jamais pu parler lui et moi comme un père et un fils, chez moi il y avait toujours une sorte d'agressivité, je reconnais que je manquais d'amour avec lui, et il n'y a jamais eu de discussion sur mon avenir, sur mon travail en classe.

Il faut dire que c'était la même chose avec ma mère, mes parents ne s'intéressaient pas à mon avenir, seule grand-mère et grand-père lorsqu'il était encore là avaient droit à mes confidences. J'étais comme beaucoup de jeunes de l'époque, la guerre me préoccupait et je n'avais pas d'autres ambitions que de voir la fin de la guerre. Pourtant je poursuivais mes études, mais personne, jamais personne y compris mes grands-parents n'ont vu mes carnets de notes, du début à la fin de l'année c'était moi qui les signais.

En première nous étions 3 garçons et 4 filles, ce n'étaient pas des classes surchargées, nous avions où de très jeunes profs, ou des très vieux, nous leur en faisons voir de toutes les couleurs, depuis les souris blanches dans les pupitres, les punaises sur les chaises, les hannetons attachés à des fils qui volaient dans la classe. Et pourtant tous mes camarades filles ou garçons sont devenus professeurs ou instituteurs. Je plains leurs élèves car en tant que chahut leurs profs connaissaient toutes les ficelles !

Moi j'ai réussi à échapper à l'enseignement ! Je refusai une place que mon père m'avait trouvée chez un grand fabricant de parfums sur Grasse, et la situation que ma mère me proposait dans une très grosse boîte de produits de beauté ! Je voulais réussir seul ! sans piston, sans intermédiaire. Inutile de dire que j'ai mangé de la vache enragée pendant un certain temps.

Grand-mère me soutenait, tu réussiras me disait-elle, je le sais, mais un jour il faudra te souvenir que tu as une mission prévue par Dieu et il te faudra la remplir.

J'étais maintenant majeur, ce jour anniversaire où j'ai rencontré la petite blonde et qui est toujours, 55 ans après ma compagne et la mère de mes enfants.

## NOUS le jour de notre mariage



## !Chapitre 4

Il y a maintenant près de 55 ans que j'ai rencontré ma femme, cette jeune fille blonde qui habitait à côté de chez mes copains, ce soir là, j'étais avec une autre jeune fille, on dirait maintenant une copine et nous nous promenions dans la ville, Par hasard, si toute fois il y a un hasard, nous l'avons rencontré, mais voilà ce jour là, elle s'est sauvée ! Je la savais assez farouche, car faisant partie d'une bande de joyeux galopins, je l'avais déjà rencontrée au cinéma et l'un de mes amis avait reçu ce jour là une baffe carabinée de sa part, car il avait tenté de l'embrasser pendant le film. Ce n'était certes pas un bon début pour entamer un flirt avec une demoiselle, car je faisais partie de la même équipe de lurons

Le lendemain nous avons décidé avec ma copine d'essayer de la coincer, l'un passant d'un côté, l'autre de l'autre, et naturellement nous avons réussi. C'était le jour de mon anniversaire !!! Un 27 février ! J'avais 21 ans !

Que s'est-il passé entre elle et moi, ? Nous sommes devenus très vite amoureux l'un de l'autre, moi le garçon déjà blasé, elle, la jeune farouche. Toujours est-il que nous étions toujours ensemble et que j'ai délaissé alors mon troupeau de copines et de copains, qui ne me comprenaient plus.

Pourtant j'étais très attaché à ces copains nous montions souvent à Paris avec la camionnette de l'un d'eux, nous allions au théâtre, dans les cabarets et nous revenions quelques jours après, la camionnette pleine de marchandise.

A l'époque je m'intéressais beaucoup aux parfums et naturellement je revenais avec de gros colis que je revendais aux commerçants. Il y avait beaucoup d'argent à gagner et de l'argent facile ! Mais mes poches étaient décousues !

Je crois que la première personne de ma famille que ma future femme rencontra fut Grand-mère.

Elle avait elle-même des grands-parents chez lesquels pendant la semaine ma Dulcinée habitait chez ses grand-parents ? Je connus et fut adopté assez rapidement par sa grand-mère, mais difficile de sortir le soir. Alors la voisine nous invita à jouer aux cartes le soir et nous pouvions sortir par la fenêtre de son appartement !

Mais le hic c'était de me présenter à ses parents et cela n'alla pas tout seul, sa grand-mère nous vint en aide.

On nous maria 6 mois après avoir fait connaissance, à la fin du mois d'AOUT !

Le mariage ne tiendra pas disaient les gens, avant un an ils divorceront, c'était aussi le sentiments de nos parents réciproques. Il s'en est certes manqué de peu mais l'amour était toujours vainqueur.

Ma mère n'aimait pas ma femme, le jour de nos fiançailles elle lui offrit un diamant de grande valeur (2 carats) en lui disant, <elle ne vous était pas destinée, c'était pour celle que j'avais choisie>, et en lui montrant un tableau d'une proche cousine. Gardez là lui dit ma future femme, je ne porte pas ce qui appartient aux autres, s'il n'a pas d'argent pour m'en acheter une, on en trouvera bien une dans la sciure chez un forain !

Belle ambiance, ça commençait bien.

J'avais des problèmes aussi avec ses parents, et surtout avec son père, nous ne nous aimions pas beaucoup, pourtant deux dizaines d'années après sa mère me considérait comme son fils .

Il y a maintenant 55 ans... et je pense que l'amour que nous avons l'un pour l'autre et resté intact, il a certainement évolué en tendresse au fil des ans, mais à travers monts et marées, disputes et réconciliations, à travers les nombreuses épreuves qui nous ont d'ailleurs rapprochés au lieu de nous séparer, nous restons liés par une tendresse et un amour infini.

## Chapitre 5

Les souvenirs de jeunesse continuent à affluer, et il me semble que ma tête va éclater, d'autant que ces souvenirs viennent en ordre dispersé, sans aucune mention de date, ceux de mes 18 ans se mélangent avec les souvenirs de ma prime jeunesse.

*Dieu me dit un jour, ne regarde pas en arrière, mais toujours devant toi, le passé est le passé et tu n'as pas à revenir dedans, Je SUIS ton avenir, garde toujours ta confiance en moi, surtout dans les épreuves, car tu auras des épreuves tout au long de ta vie, et c'est grâce à elle que tu grandiras. Tu grandiras en spiritualité, mais aussi en sagesse, tu sauras affronter tes propres démons, je ne promets ni la richesse, ni la gloire, mais tu comprendras tes frères et sœurs dans la détresse, tu sauras les soulager, les aimer, tu sauras ouvrir ton cœur aux souffrances du monde.*

Et maintenant il m'arrive de regarder le long chemin parcouru, notre mariage dans la petite église de son village, nous étions en gris l'un et l'autre car on ne trouvait pas encore tout ce que l'on cherchait, la guerre était certes finie depuis quelques années mais l'abondance n'était pas encore au rendez-vous ! Et en fait nous étions fauchés l'un et l'autre, il était d'usage que les enfants à cette époque donne leurs payes à leurs parents, ce qu'elle faisait, ce que je ne faisait pas, ce qui n'empêche que mes poches étaient vides !

Nous habitons à l'époque une grande maison située en face d'un très beau parc, la maison était immense, sur trois étages surélevés , je me souviens que toutes les vitres étaient en glace biseautée, une fenêtre

en comptait environ 300, vous dire que les vitres n'ont pas été souvent nettoyées à fond ! Nous étions insouciants et heureux, nous jouions à la cachette dans cette maison !

Nous avons abandonné nos copains et copines. Sauf l'un qui avait été mon garçon d'honneur, le jour de mon mariage, son père lui avait prêté sa voiture, une Renault Mona 4 je crois, et bien croyez moi, il avait oublié d'ouvrir les portes du garage et est sorti de la maison de ses parents en fracassant tout.

Il y avait aussi un de mes amis belge que j'avais rencontré pendant la guerre dans des conditions périlleuses, lui sans papier et recherché et moi qui devais le conduire à la frontière suisse.

Ce voyage d'ailleurs a été plein d'imprévu, un jour nous avons mangé dans un restaurant rempli de feld-gendarmes et de membres de la gestapo, je me souviens que c'était du lapin, pourtant à la fin de la guerre, on retrouva dans ce restaurant de nombreuses peaux de chats !

Une autre fois, nous avons couché dans ce que l'on appelait une maison close, un bordel quoi ! et toute la nuit nous avons entendu les soldats allemand qui laissaient tomber leurs bottes en les enlevant, sans parler de certains bruits étranges. Mais nous étions à l'abri, nous ne risquions rien, pas plus au restaurant que dans ce lieu de plaisir.( ?) les adresses m'avaient été données par des résistants.

Si nous avons consommé au restaurant , il n'en n'a pas été question naturellement dans cette maison.

Grâce à ce camarade belge que j'avais retrouvé après guerre et qui fût le parrain de notre premier enfant, j'étais souvent en Belgique, ses parents habitaient la banlieue de Bruxelles, son papa avait une situation très importante et grâce à lui j'ai pu visiter tous les musées et apprécier les peintures des grands maîtres. Bruxelles, Bruges, Anvers n'avaient plus de secrets pour moi, dans la journée je faisais les musées avec le père de mon ami, le soir les boîtes mal famées avec mon ami !

Il buvait beaucoup, je peux même dire qu'il buvait sans modération et le matin je le ramenaient chez ses parents ivre à ne pas tenir debout.

J'entends encore sa mère dire avec son accent : Enfin Marcel ! vous ne pouvez pas être sobre comme votre ami, une fois !

Sobre je ne sais si je l'étais vraiment, je savais me limiter et conserver la maîtrise de moi même , nous buvions surtout des bières, mais quelles bières, Gueuze, Trompe la mort et compagnie !!!

A l'époque de mon mariage, je travaillais pour une firme de Paris qui fabriquait du matériel incendie, et j'étais souvent envoyé dans certaines grandes entreprises pour faire des devis.

Un jour, on m'envoya chez une grande firme de champagne très connue à l'époque afin de réétudier tout leur système de défense, il faisais très chaud et je passais ma journée dans cette entreprise, visitant non seulement les bureau mais l'embouteillage, les caves, a force de voir ce champagne couler à flot, j'avais très soif, le directeur était avec moi et me dit, il y a de l'eau potable partout si vous avez soif, merci, j'en ai bu au robinet, car je n'avais pas de verre. Le soir je repartis retrouver ma femme à la maison, elle m'attendait à la gare,

- tu n'as même pas revenu avec une bouteille me dit-elle

- non , et je crois que j'en suis dégoûté à jamais !

Le lendemain mon PDG me téléphone pour me demander comment s'était passé ma journée,

- tu n'as pas trop picolé me dit-il  
et je raconte ma journée d'assoiffée.

- Ce n'est pas vrai me dit-il , crois moi cela va se sentir dans la facture Il a du le faire car peu après il me donnait une bouteille de champagne (pas de la même marque) en me disant : < compensation >

Les souvenirs se bousculent toujours dans ma tête, sans respect pour les dates, ils passent comme un film dont les bobines se seraient mélangées, mes pensées reviennent à mon adolescence, car je dois avouer que je n'ai guère de souvenirs de ma vie professionnelle, des voyages certes, mais jamais le temps d'apprécier la beauté des paysages, quelques visages pourtant qui me restent gravés, vers 1950 alors que j'étais dans la muise avec déjà au moins deux enfants et demi, un industriel du Nord André Verquin qui osa m'embaucher alors que je ne connais rien ni personne dans sa branche alimentaire, puis son frère Georges , je suis resté plus de 20 ans un de leurs meilleurs collaborateurs, bien d'autres ont suivi car j'avais créé une agence commerciale importante, patrons anonymes, sans visage, sans âme, il me fallait travailler dur car j'avais 4 enfants ! Je n'ai guère eu le temps de m'occuper des autres, sauf de ma femme et de mes enfants, nous étions parti de rien, il fallait donc trimer. J'avais oublié la parfumerie, les offres de mon père et de ma mère, je voulais mon indépendance, Une vie de travail comme chacun d'entre nous.

Pourtant il y a eu des journées marquantes, en 1948, alors que ma femme attendait notre deuxième enfant, la mort brutale de mon père, nous habitions encore VERDUN à l'époque, ma femme et moi étions venus avec notre vieille voiture une Renault quelque chose, mona ou prima je ne sais plus , nous sommes arrivés bien entendu le jour de l'enterrement, on n'avait pas encore fermé le cercueil, je l'ai vu alors pour la dernière fois, malheureusement sans sentiment, sans amour, j'étais glacé (on était en Février ) , alors je sentis une présence près de moi, Mon ange, qui me secoua et me dit :: *Repète Exorcizo vos apostatici spiritus, per Patem et Filium et Spiritus Sanctis ut ab creatura..*

Je répétais et je continuait seul *Exorcizo vos per santos Patriachas et Propheta ;;*etc

Puis embrassant mon père sur le front ( je ne l'avais jamais embrassé) je dis *Preces nostrae humilitatis pro tuitione famuli tui Maurice oblatas petmus Domine dignanter exaudi, et ab ejusss vexationne malignos spiritus tua protestate compesce. Per Dominum nostrum .*

Or je ne connaissais pas un mot de latin, mais je comprenais ce que je disais, ce que je faisais, Ces exorcismes m'avaient été inspirés , je ne les connaissais pas, j'avais comme un livre devant les yeux et je lisais. Personne n'avais rien vu, ni entendu.

Un Jeune prêtre en civil, car mon père faisait partie d'une loge maçonnique, fit une très brève bénédiction.

Ma femme étant enceinte, nous sommes partis en voiture au cimetière de Nancy, à l'époque on allait encore au cimetière à pieds derrière un corbillard traîné par des chevaux.

Nous avons attendu longtemps, très longtemps et il faisait un froid de canard, moins 18° si mes souvenirs sont bons, puis le cortège arriva enfin, il y avait du monde, beaucoup de monde, même l'Evêque était venu en civil ! J'avais un morceau de buis, je bénis le cercueil et je

passait le buis à une personne à coté de moi, tout le monde s'en servi, y compris les frères amis de mon père ?

Mon père était aimé car il avait rendu de grand service, des grands de la politique s'étaient dérangés, j'ai serré des mains deux heures durant. Aurais-je été encore le seul à ne pas l'aimer ? Pourquoi, nous n'avons jamais parlé lui et moi, jamais de conversation de père à fils, jamais de conseil, il était pour moi un inconnu, je ne me souvient pas de l'avoir embrassé, sauf ce jour là.

Je n'ai pas revu ma belle mère après l'enterrement, nous repartîmes sur VERDUN.

Je n'avais pas versé une larme, mon cœur était sec, j'étais fâché après lui, car ma femme ne l'avait vu qu'une seule fois alors que nous étions mariés, il l'avait appeler Mademoiselle !

## Chapitre 6 Thérèse

Vers 1952, nous étions à Paris, ma femme et moi et devions y passer un dimanche, or, les dimanche à Paris ne sont pas très gai, lequel de nous deux a eu l'idée d'aller à Lisieux, nous avons 3 garçons, pas de fille, et nous voulions à Thérèse de Lisieux une petite fille.

Nous prîmes donc le train pour Lisieux où nous arrivâmes au milieu de la matinée, nous étions en hiver, mais il faisait doux et le soleil brillait, aussitôt descendu du train nous sommes rentrés dans un café où l'on nous poposa une bolée de cidre, nous en avons pris deux ! En Lorraine , nous buvions du cidre qui faisait au plus 1°, là c'était du vrai cidre bouché, et croyez moi que nous avons trouvé la côte bien raide pour monter au monastère, puis de là à la basilique qui n'était pas totalement aménagée, nous avons prié devant elle , puis nous sommes descendu au cimetière.

Peu de temps après, ma femme était enceinte, mais a l'époque, il n'y avait pas encore de bidule pour voir à l'intérieur de la maman et nous ne savions pas s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille.

Des sœurs de Ste Claire passèrent un jour et donnèrent à ma femme un petit bout de bougie en lui disant de l'allumer lorsqu'elle sentirait les premières douleurs et que le bébé serait là au moment même où la bougie s'éteindrait !

La sage femme surveillait bien ma femme, elle vint le soir, puis la nuit et lui dit ce n'est pas pour maintenant, la bougie de Ste Colette était allumée. Ma femme n'avait aucune douleur, puis de bonne heure le matin, elle me dit, mais j'accouche, pas de sage femme, ce fut moi qui accoucha ma femme, et croyez moi je n'étais pas très fier, je me trouvait avec un bébé tout nu dans les bras ne sachant que faire ! Naturellement la bougie était éteinte ! Ouf la sage femme arriva enfin , j'étais un peu grognon mais elle prit le bébé et me dit, mais c'est une fille ! je n'avais pas pensé à regarder tellement j'étais troublé.

Il y avait 9 mois jour pour jour que nous étions à Lisieux, et nous étions le jour de la Sainte Thérèse de l'enfant Jésus !

Sans aucune hésitation nous l'avons appelée THERESE !

Ce n'était pas la première, ni la dernière fois que Thérèse de Lisieux m'envoyait une corbeille de pétales de roses ! déjà elle m'avait sauvé

la vie pendant la guerre, un camarade a été tué par une balle , il venait juste de se mettre à la place que j'occupais !

Inutile de vous dire notre joie, la joie de la famille car les filles étaient rares, seul mon oncle Maurice qui avait eu deux garçon avait une petite Marianne. Grand-mère Adèle jubilait.

Je ne remerciais jamais assez mon créateur pour les joies et les bonheurs que cette gamine et ses frères m'on apportés.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 7

### GERARD

C'était l'avant dernier de nos enfants, il était juste avant Thérèse, quatorze moi d'écart je crois, mais c'était l'enfant terrible de la famille, je crois qu'à chaque rentrée de classe, nous l'avons changé d'école, non qu'il soit mis à la porte, oh non, on nous conseillait seulement de voir si une autre école ne serait pas meilleure pour lui.

Un jour, à la maternelle, les institutrices l'ont cherché partout ! Ma femme ayant été prévenue est arrivée affolée, Gérard était simplement caché dans un arbre et regardait ceux qui le cherchaient.

A la maison, ma femme étant obligé de s'absenter dix minutes pour aller chez le dentiste du coin de la rue à retrouver Gérard dans un buffet où elle avait rangé 57 pots de confiture, ses deux frère étaient à l'extérieur, mais lui carrément à l'intérieur du buffet !!!, les 57 pots de confiture étaient tous ouvert, il y en avait partout sur les murs, sur le buffet enfin partout.

Le plus beau était qu'elle les avait habillé tout propre pour se rendre à un concours de photo d'enfant !!!

Elle n'a pas pu les disputer tellement la scène était comique !

Le lendemain on retapissait, lavait le buffet à grande eau, nous étions moins hilares.

Dans une école libre, il devait avoir 6 ou 7 ans, il s'est caché toute une après midi dans une pendule normande, et une autre fois il a peint les pieds de Jean Baptiste de la salle en noir !!!!

Vers 10 ans, nous avons un plus ou moins proche parent curé qui dirigeait une école à 100 kilomètre de Nancy, et qui me dit :

Donnes moi le tu vas voir je vais le dresser.

Il n'était pas pensionnaire depuis deux jours qu'il connaissait et tutoyait tout le personnel de cuisine, naturellement il y avait toujours pour lui du rab de dessert, il tutoyait la nièce du directeur qui était je crois son institutrice.

A la fin de l'année le directeur me dit qu'il était indressable, qu'il devait tenir ça de son père et qu'il aimerait bien que je le change d'école !!!

Une fois de plus !!!

Oh il n'était pas méchant, c'est un garçon qui aujourd'hui encore a un cœur d'or, il était même difficile de le disputer, il avait toujours le sourire.

Il a maintenant plus de 50 ans , mais il n'a pas changé, il est grand-père et il chante à son petit fils ; Nous irons voir les belles femmes de Paris !!!!!

Voilà le phénomène, entre 17 et 20 et quelques, j'ai vu défilé chez moi les plus belles filles de la région, il changeait souvent de copines, un jour il a épousé la plus moche !

Je sais aussi que Gérard a certains dons pour soulager, et que petit à petit il se met à soigner, tout comme moi. Par la pensée nous sommes très proches l'un de l'autre. Il a souvent ma grand-mère près de lui eet qui doit le protéger.

Les années passent très rapidement, depuis des années, je ne m'occupe que de mon prochain, je suis tellement occupé que je ne vois pas le temps passer, Chaque jour je reçois 5 ou 6 personnes qui viennent me demander de l'aide, ils viennent de partout, il écrivent de partout, non seulement de France, mais de l'Europe, du Canada, des USA, du Brésil mais aussi d'Australie, de nouvelles Calédonie, des Antilles , de la Réunion et d'Afrique du Nord , du Centre ,du Sud ! Comment peuvent-ils me connaître, me trouver, je ne fais aucune publicité et c'est heureux. !

Dans quelques jours je vais avoir 78 ans ! pourtant je ne pensais pas y arriver car l'année 2003 fut une année de catastrophe, j'ai subit 6 opérations.

Cela a commencé par une agression chez moi, on a essayé de me bâillonner et de m'endormir avec de l'Ether , mais je sais encore me défendre , par malheur j'ai laissé s'enfuir mon adversaire, une femme que je n'avais jamais rencontrée. Elle avait une bombe lacrymogène et j'en ai pris plein les yeux, n'empêche qu'elle a pris un bon coup de canne..

Car depuis quelques années maintenant je suis obligé de marcher avec une canne, plus de cartilage dans les genoux, Souvenirs certainement de ma vie laborieuse où je manquais de flexibilité, j'étais orgueilleux, entêté, et que je ne voulais pas plier !

Je me suis fait de nouveau agressé vers fin mars par la même femme, j'étais sur le parking d'un hyper voisin de chez moi, il était 8heures30 le matin et j'étais affairé à prendre un cady pour faire mes courses, elle m'a brûlé la nuque d'une oreille à l'autre avec un gaz compressé (azote liquide certainement) le temps que je me retourne, elle était déjà loin, mais je ne pouvais pas courir après. J'ai eu tout de même le réflexe d'enlever le feu de la blessure en mettant ma main dessus. Entre nous, cette blessure ne m'a jamais fait mal ! Je continuais donc mes courses tout en signalant aux gardes que je venais d'être agressé. Je rentrais à la maison et là la police prévenue par l'hyper avait déjà téléphoné. A noter que je ne pensais pas porter plainte, car j'ai toujours eu une très

mauvaise opinion tant de la gendarmerie que de la police judiciaire. Naturellement comme à ma première agression on ne retrouva jamais la femme. Et pourtant je n'ai que peu d'ennemies, c'était d'après la police un contrat, moi je sais qui l'a commandé, mais j'ai laissé à Dieu le soin de régler mes comptes.

Depuis des années, j'avais un patient qui venait me voir pour certains problèmes, d'après lui, il travaillait à l'hôpital, je ne lui avais jamais dit ce qu'il faisait jusqu'au jour où il m'annonça qu'il se mettait à son compte. Oui mais comme quoi ? Plombier ? Il était vraiment dans la plomberie, il s'installait comme cardiologue ! j'en pris note, sans plus.

UN jour, peu après, ma petite doctoresse, au vue de certains examens me demanda de voir un cardio.

Ma doctoresse en est restée sur les fesses !

Le lendemain aux environs de 9h je vais à mon rendez-vous, salle d'attente pleine à craquer, même pas une place assise, Une dame m'en offre une que je refuse. K. sort avec une patiente, rentre dans la salle d'attente, et dit c'est à toi Johan !

La visite à durer près de 2 heures, le résultat n'était pas beau, coronaires bien bouchées, carotide gauche bouchée à 80 % minimum ! Je lui demande ce qui va se passer, pas grave me dit-il, on va te mettre des petits ressorts dans les coronaires et ensuite on te coupe le cou pour déboucher ta carotide.

C'est tout ? bien oui ! et si je ne le fais pas ? tu sais jouer de la Harpe ? tu te joindra à l'orchestre des Anges !

Il prend son téléphone et prend les rendez vous avec 2 professeurs dont le super crack .

Première opération dans une clinique, pas de stress, tout va bien, pas endormi non plus, je demande à un certain moment au chirurgien quand il pense se promener dans mes artères ? il y a un bout de temps que j'y suis me dit-il, regardez la télé à coté de vous, oah, bon, mais je n'ai pas mes lunettes je ne vois rien .Peut de temps après je l'entends dire « oh merde, il était temps » temps de quoi ? vous n'auriez pas été très loin sans un gros problème mais je viens de placer deux stents et ça va aller.

Le plus pénible de cette opération c'est de supporter le sac de sable qu'ils vous mettent pour comprimer l'artère !

Le lendemain, ils me fichent à la porte !

Je revois quelques jours après K qui me confirme mon rendez vous avec le professeur V.

J'y vais, toujours détendu, on sympathise de suite, rendez-vous pour l'opération le 26 septembre. Si je ne vous loupe pas tout ira bien me dit-il ? vous n'avez pas intérêt à me louper sinon je viens vous chatouiller les pieds toute les nuits de votre vie lui répondis-je.

Je rentre à l'hôpital le lundi après midi , toujours pas de stress, totalement détendu, le mardi matin on m'emmène au bloc, toujours détendu, l'anesthésiste me dit ben si tout le monde était comme vous, ce serait du gâteau, et le professeur lui répond « K m'a dit que c'était un phénomène, pour l'impressionner il en faudra plus que cela.

Sur ce je m'endors gentiment. Mais pendant l'opération surprise, je pars en voyage et je me retrouve devant deux grande portes, plus grandes, plus haute que celle de la place Stanislas, elles semblaient être en Or. Sensation de bien être, d'amour, de paix, de Lumière, j'en ai eu conscience que j' a approchais de très près de la frontière entre vie et

mort, vous ne pouvez pas savoir le bonheur que je ressentais en longeant cette frontière, j'ai vu cette lumière, j'ai senti une sérénité que je n'avais jamais connue et j'ai vu ceux que j'ai fortement aimés, ma grand-mère, mon grand-père qui m'ont élevé, ma fille Thérèse et son fils Philippe. Il m'a semblé que je suis resté au moins deux heures à parler avec eux, puis Thérèse me dit, tu n'as pas encore ta place ici, tu as encore beaucoup de travail à faire sur terre, il te faut repartir ! Prends soin de maman surtout. ! et je me suis senti aspiré vers mon corps.

Je ne me suis réveillé que plus tard en salle de réanimation, tout drôle. Le professeur était là, ça va me dit-il je ne vous ai pas loupé ! Quel dommage !

Je restais à l'hôpital le mercredi, J'étais en pleine forme et V. me dit que j'étais guéri et que demain jeudi je pouvais repartir chez moi. Je pensais à une boutade ! Mais le Jeudi il passa de bonne heure et me dit, tout va bien pour vous, rentrez chez vous, pas la peine de vous emmerder ici. Et c'est ainsi que le jeudi midi je mangeais à la maison.

A la maison, j'ai voulu me changer car je trouvais que mes habits sentaient l'hôpital, je fus étonné de me voir tout bleu sur la poitrine jusqu'à la pointe de seins, avec des variantes de jaune, vert, rouge et même violet. Un vrai Stroumpf ! Une dizaine de jour après je retourne voir mon professeur. Vous avez voulu me transformer en Stroumpf lui dis-je regardez je suis tout bleu.

C'est rien me dit-il, vous nous avez fichu une frousse quand on vous a rebranché, votre cœur ne voulait pas repartir, alors on a pris le fer à repasser et on a fichu deux trois secousses, ensuite c'est reparti comme en quarante.

Combien de temps cela a-t-il duré ? Deux heures ?

Vous rigolez, si ça avait duré 2 heures vous ne seriez pas ici à discuter, non à peine deux trois secondes.

Je lui racontais alors mon voyage ! Je vous crois me dit-il car vous n'êtes pas le seul à m'en parler, ce n'était pas votre heure, bien des malades m'en ont parlé, tantôt c'est une rivière, tantôt c'est une montagne, mais il y a une frontière. Vous ne l'avez pas franchie.

Depuis bien des choses ont changées, car je me pose de nombreuses questions. Pourquoi m'a-t-on laissé revenir sur terre ? pourquoi aussi je conçois maintenant la vie d'une autre manière, mis à part l'amour des autres, de mes proches, le reste n'a plus guère d'importance, il me semble aussi que mes dons de guérison ont augmentés, mes voyages aussi.

Naturellement ma foi s'est raffermie, car j'ai VU, je sais maintenant que la vie et la mort ne font qu'un, le même cercle et que la véritable vie est de l'autre côté de cette frontière que j'ai approchée, la vie terrestre n'étant qu'une sorte de passage où l'on doit se servir des leçons apprises de l'autre côté, en particulier l'amour, la tolérance et le respect. Nos épreuves aussi dures soient-elles sur cette terre ne sont là que pour nous faire évoluer vers cette lumière.

Mais l'année 2003 n'est pas fini et en décembre nouvelles opérations, mes yeux, je vois de moins en moins et j'ai de la cataracte, on en profite alors pour me mettre des implants car en plus et depuis

toujours je suis très myope, on pourrait m'appeler la taupe ! Le premier œil le 15 décembre, le second entre Noël et Nouvel An. Opérations merveilleuses car enfin je vois ! De près, de loin, je n'aurais pas besoin de lunettes, et celles que l'on me donne serve surtout à reposer ma vue devant les ordinateurs.

Ouf l'année est finie, je ne pensais pas en voir la fin !

## 2009

Les année continuent à passer à une vitesse folle, nous sommes en 2009 et je suis encore là, on ne doit pas me vouloir de l'autre coté, j'ai passe à coté de la grande porte plusieurs fois, mais elle est toujours fermée, je viens d'être bien malade, mais je me rétabli très rapidement, je retrouve toujours la grande forme.

Nou avons fêté ma femme et moi nos 60 ans de mariage, nous allons maintenant vers nos 63 ans et dans quelques jours je vais avoir 83 ans, je continue à recevoir des gens, et à soigner ou à conseiller, j'essaye de prendre moins de patients, mais avec beaucoup de mal, il n'y a plus beaucoup de courrier postal, maintenant c'est Internet qui remplace les lettres, mais les gens souffrent toujours autant.

Les épreuves continuent aussi pour ma femme et moi, en 2008 nous avons perdu notre fils aîné Bernard, il venait d'avoir 60 ans et pensait prendre sa retraite le 1er avril, il est mort subitement en dormant le 31 mars. C'est une grosse perte pour nous car nous étions très près de Bernard que nous apprécions beaucoup et qui venait souvent nous rendre visite.

Il nous reste 2 fils Michel qui n'habite pas très loin et Gérard qui habite à Béziers, à 900 km de chez nous, il vient nous voir deux ou trois fois par an, mais il travaille encore.

Michel lui est retraité, une chance car il ne voit plus grand-chose et ne peut même plus, tout comme moi conduire une voiture, moi, j'ai vendu la mienne car ma vue a fortement baissé ces dernières années. Tout comme ma femme, je suis perclus de douleur, mais je conserve, mon moral et ma foi, il m'arrive que la mémoire flanche, mais ma tête est toujours sur mes épaules et mes pieds sur terre.

Cet hiver j'ai été bien malade et j'ai une foi de plus devant la porte de l'éternité, elle était fermée à clé, Dieu ne me veut toujours pas, quant au diable il doit avoir peur ou alors il renonce à mon séjour chez lui. Il a raison nous aurions des problèmes ensemble. Je ne suis pas toujours commode, surtout avec ceux qui font du mal aux autres.



Ma femme et moi le jour de nos 63 ans de mariage